

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

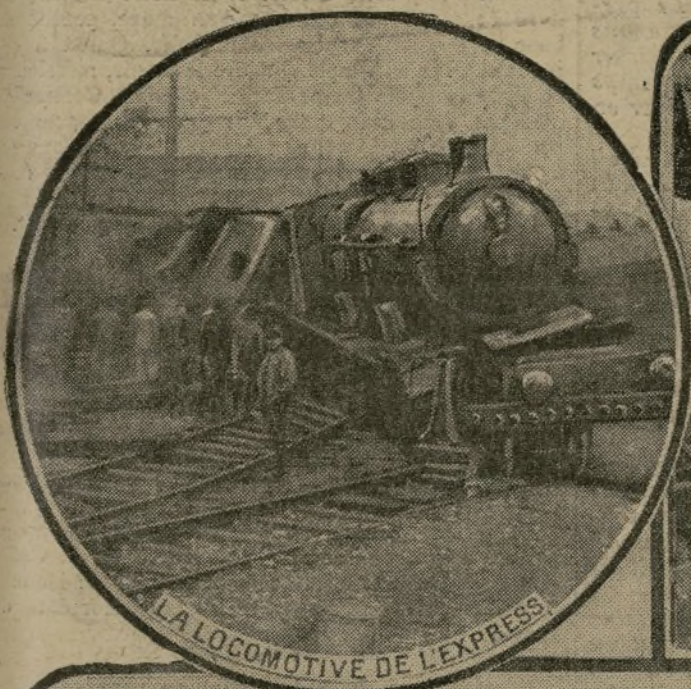
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
Se s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LE DÉRAILLEMENT DU TRAIN POSTE BOULOGNE-PARIS



LA LOCOMOTIVE DE L'EXPRESS



UN WAGON ET LE TENDER DE L'EXPRESS



LES WAGONS INCENDIÉS



LE WAGON DE MARCHANDISES CAUSE DE LA CATATROSPHE



MR. SEMBAT (X) SUR LES LIEUX DE L'ACCIDENT

Nous avons relaté, hier, le grave accident de chemin de fer survenu mardi soir près de la gare de Saint-Denis. Les travaux de déblaiement commencés dans la nuit se sont poursuivis hier. Toutes les victimes se trouvaient dans les wagons de tête du rapide, dont les sept premières voitures ont été littéralement broyées.

STOÏCISME GAI

Je vous ai souvent parlé de la gaieté de nos soldats. Ce ne fut jamais par oui-dire, et toujours c'était d'après une chose vue ou entendue, et de près que je vous faisais mon rapport. Mais aujourd'hui, relativement à ce sujet, je veux vous mettre sous les yeux une pièce curieuse ce me semble, parfaitement authentique et qui m'a singulièrement ému. C'est la lettre d'un jeune officier à un autre officier de ses amis, et elle m'a été communiquée immédiatement par celui-ci :

« Ambulance 10/14, jeudi 7 janvier. — Mon cher ami, merci de votre bon souvenir et de vos bons vœux. Je ne vous oublie pas, moi non plus; mais j'avais égaré votre adresse et j'étais, par suite, fort en peine pour vous écrire.

« J'ai assez bien employé mon temps depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Le tennis ou le polo ne suffisant pas à mon activité, j'ai demandé à passer dans l'infanterie, faveur que l'on ne m'a pas fait attendre. Certains se sont bornés à me demander s'il ne me vaudrait pas mieux un ordre de transport pour Charenton.

« Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître. En quinze jours, j'ai attrapé une citation à l'ordre de l'armée, la Légion d'honneur et une balle dans le ventre qui avait l'incroyable prétention de m'envoyer sur les sombres bords. Je suis depuis trois mois dans une ambulance du front, n'étant pas transportable. A part que j'ai le ventre ouvert de part en part (les sutures n'ayant pas tenu), je me porte admirablement et me suis lancé dans le droit civil à outrance.

« Le 31 dernier on devait me couper dix centimètres d'intestin; mais la partie a été remise à plus tard, une de mes fistules paraissant se fermer de soi-même. Ce sera la troisième fois qu'on m'ouvrira le ventre. A la fin de la guerre, je rempile dans l'armée japonaise; car, sans me vanter, j'ai un assez bel entraînement pour le harakiri. Tout à vous. — P. V. »

Qu'en dites-vous ? Est-ce là un stoïcien ? Est-ce là un brave ? Et quelle gaieté ! Et quel naturel dans la gaieté ! Comme tout cela est franc, sincère, modeste et de bonne humeur ! Aucune affectation ni dans un sens, ni dans un autre. Ce jeune homme sent ce qu'il vaut, mais il ne le dit point; il ne le suggère point, tant il est convaincu que bien d'autres sont ce qu'il est ! D'un poste peu dangereux il se fait placer à celui où il y a le plus de péril; il se fait distinguer, il se fait décorer, il est grièvement blessé, et entre deux opérations (et il y en aura une troisième) il se met, ou se remet, à l'étude du droit, pour se distraire. Et il plaisante; et, vous l'avez remarqué, sa plaisanterie n'a rien de forcé; rien d'emprunté. Elle est spontanée, d'un libre jet, d'un libre cours.

... Comme ces eaux si pures et si belles
Qui sortent sans effort des sources naturelles.

A mon avis, c'est absolument admirable.

Et ils sont tous ainsi. Ils ne sont pas tous aussi spirituels; mais ils sont tous aussi stoïques, aussi courageux, aussi simples et aussi brefs. Car avez-vous remarqué comme cette lettre est courte pour le grand nombre de choses qu'elle contient ? Il y a là tout un poème de guerre renfermé en vingt lignes. Tout est ramené à son minimum de rédaction. Du fait de guerre qui a valu la citation à l'ordre de l'armée, il n'est rien dit. Il suffit de la citation. Elle laisse supposer tout ce qu'il convient de penser. Du fait de guerre qui a valu la Légion d'honneur, rien non plus. Vous pouvez croire qu'il n'a pas été banal. Il suffit. Ce jeune homme n'a évidemment aucun goût pour l'amplification. Mais sa concision laisse au cœur une impression extraordinaire.

Et, je le répète, ils sont tous ainsi. Des stoïciens gais, des stoïciens qui n'ont rien de hautain ni de crispé, des stoïciens qui s'ignorent; mieux que cela, des stoïciens qui veulent s'ignorer et qui dépassent en vertu guerrière et en intrépidité souriante et en constance de cœur tout ce que l'histoire nous a transmis de plus vénérable et de plus auguste. Est-ce que vous croyez qu'une nation qui compte des milliers d'hommes pareils à celui-ci peut être vaincue par qui que ce soit ? Moi, en vérité, je ne le crois point.

Emile Faguet,
de l'Académie française.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il nous arrive de Suisse une bien bonne histoire d'escargots ! Elle mériterait, comme il est dit dans les Mille et une Nuits, d'être écrite avec une aiguille d'or sur le coin intérieur de l'œil.

Rien de plus juste ni de plus utile que d'empêcher les Boches de venir faire du commerce chez nous. Rien de plus naturel que de soupçonner que, pour écouler leurs produits, ils les font passer d'abord dans les pays neutres pour leur donner une étiquette neutre. Et, par conséquent, il est nécessaire de surveiller ces neutres. Mais si cette surveillance s'exerce maladroitement, on court deux dangers. Le premier c'est d'exaspérer des Etats que nous avons intérêt à ménager; le second, c'est de laisser passer un bœuf pendant qu'on perd son temps à viser un merle. C'est ce qui vient d'arriver en Suisse.

Un Français, un très bon Français, qui était allé faire à Leysin une cure dont avait besoin sa santé chancelante, s'avisa que le pays abondait en escargots, en bons escargots comestibles, semblables à ceux de Bourgogne. Il en fit remplir des caisses et les envoya en France. Première lettre de la douane : l'expédition ne sera pas faite sans un certificat d'origine : ces escargots sont évidemment sympathiques mais sont-ils suisses ? Notre compatriote se hâte de faire parvenir à la douane le certificat demandé.

Deuxième missive de la douane. Malgré le certificat, la douane a des doutes. Ces escargots doivent être boches ! Et une commission compétente, présidée par un savant naturaliste, a été chargée de leur demander leur extrait de naissance.

Cette commission avait, on le conçoit, une grave responsabilité : les escargots parlent un langage difficile à comprendre. Elle s'en tira en distinguant parmi eux plusieurs nationalités : il y en avait de suisses, de français, d'autrichiens et d'allemands. Et puisque certains étaient allemands, l'expéditeur devait payer 625 francs d'amende !

La vérité toute pure est que ces pauvres escargots étaient du Valais, mais qu'il est impossible de les distinguer de leurs confrères d'Alsace, lesquels, pour l'instant, doivent être considérés comme Germains.

La morale de cette histoire, c'est que, dans l'état actuel de la science, aucun naturaliste ne saurait distinguer, même au microscope, le lieu de naissance de ces mollusques. Mais, d'autre part, un peu de bon sens aurait suffi pour parvenir à cette réflexion : que si les Boches avaient chez eux des escargots, au prix où chez eux est le bœuf, il s'empresseraient de les accommoder à l'ail et de les consommer sur place. Ce ne sont pas des vivres qu'ils cherchent à nous envoyer, mais des produits pharmaceutiques, de la verrerie, enfin tout ce qu'ils continuent à fabriquer.

Pierre Mille.

Le meilleur journalisme. C'est à Athènes qu'on l'a trouvé, et que les Boches le pratiquent. Il ne fallait qu'y penser. Six ou sept journaux peu importants, mais dont l'effet accumulé n'est point négligeable, y répandent la mauvaise parole prussienne. Or, ces journaux ont engagé à leur service un certain nombre de forcenés, qui se sont fait délivrer avec ostentation des permis de porter un revolver.

Alors, n'est-ce pas, l'émeute, l'assassinat ?... Ou simplement l'intimidation ?

Ça, c'est du journalisme, à la bonne heure. Et tendancieux, je crois qu'on peut aller jusque-là.

Nous donnions, l'autre jour, d'après un de nos lecteurs, l'origine du mot *cagnat*, qui viendrait du mot méridional « cagnot », lequel sert à désigner un chien. *Cagnat* serait donc l'équivalent de niche à chien.

Un autre de nos lecteurs nous écrit aujourd'hui que, selon lui, le mot *cagnat* vient tout droit de l'Indochine. En langue annamite, une maison se dit : *kaigna*, et ce seraient nos marsouins qui auraient introduit ce mot nouveau dans l'argot si savoureux de nos tranchées.

Si une autre opinion sur l'origine de *cagnat* nous

est proposée, nous nous ferons un plaisir de la signaler à nos lecteurs.

Rue de la Paix, un svelte poilu, en uniforme, tout neuf, se promène avec une fort élégante jeune fille. Il tient sous son bras droit deux raquettes de tennis.

Le couple s'arrête aux vitrines et semble fort loin de la guerre.

Tout à coup, le soldat devine — ces choses-là se devinent en effet — qu'il étonne un peu. Il se retourne, avise deux passants qui le considèrent un peu narquois.

— Embusqué ? n'est-ce pas ? leur dit-il.

— Nous ne disons pas ça.

— Mais vous le pensez. Détrompez-vous. En effet, j'en conçois, mon uniforme est neuf. On me l'a livré ce matin, en échange d'un autre, souillé de boue et déchiré par les fils barbelés. Quant à ces raquettes ? Bien simple. J'adore le tennis, messieurs, et j'y suis d'une bonne force, je crois. Comme je n'ai pas joué depuis dix-huit mois, j'emporte ces petits objets au front, ce soir. Et je vais m'amuser à m'en servir pour lancer des grenades. Venez-vous avec moi ?

Ces messieurs sourirent, saluèrent et partirent.

Si la crainte des gendarmes est le commencement de la sagesse, la confiance dans le commissaire est-elle le commencement de la sécurité ? Les locataires d'un immeuble proche de l'Opéra-Comique semblent professer cette opinion, puisque, dès qu'un zeppelin est signalé, tous se réfugient au commissariat, situé au deuxième étage de cet immeuble. Comme ils n'y trouvent, certes, aucune protection matérielle, il est bien évident qu'ils y cherchent une protection morale.

Et ce fait démontre, une fois de plus, la bonne harmonie qui règne entre Paris et sa police. Celle-ci est semblable à la mère poule, autour de laquelle se rallient les petits poussins, au moment du danger...

Il est joli ce geste du soldat en permission qui reçoit les amères confidences d'un frère d'armes découragé, qui l'arrête au moment où il va commettre l'irréparable et filer par la tangente plutôt que de reprendre le train du retour au front.

— Non, non, dit-il, tu ne feras pas ça, c'est trop bête.

Et pour être sûr que son ami reviendra où l'appelle le commun devoir, il prend, à ses propres frais, un billet d'aller et retour, accompagne le copain jusqu'à la lointaine station où il peut le remettre aux mains de camarades qui vont lui remonter le moral...

Puis il revient à Paris. Il a perdu quarante-huit heures de sa permission de six jours, mais il a sauvé un malheureux qu'une lubie allait perdre à tout jamais.

Nous nous plaignions de l'opium à Paris. Nous signalions l'arrestation de vendeurs de drogue à Marseille. Mais que dire de Londres ? Simultanément, à notre cri d'alarme, la presse britannique signale la multiplication alarmante des fumeries, non seulement dans le East-End londonien, où il y en avait déjà un bon nombre, mais encore dans le West-End, où elles étaient plus rares.

En quelques mois, les salons suspects ont fait leur apparition et il n'est que trop vrai de dire qu'ils trouvent public. Nos confrères d'outre-Manche estiment, comme nous l'avons fait nous-mêmes, que ce n'est pas le moment de rêver dans la fumée des pavots, tandis que Tommies et poilus agissent dans la fumée des marmites.

Nous avons eu les trophées alliés, aux fenêtres, dans le début de la guerre, mais nous n'avions pas eu encore, vraisemblablement, le petit cortège vivant où paraissaient rapprochés et bras dessus bras dessous des soldats de l'Entente.

Le boulevard a pu voir hier ce spectacle, qui n'aura peut-être son équivalent — à grande échelle — qu'au jour des défilés du triomphe. Un officier français est allé de la Madeleine à la rue Drouot, avec des officiers anglais, belge, italien en gris bleu, monténégrin, et un autre encore que l'on assurait être serbe. Manquaient le Russe, le Japonais. Les uniformes étaient sans éclat et sans or. Le groupe ne faisait rien pour être distingué. Ils étaient six qui dialoguaient, simplement.

Mais ils peuvent être certains qu'ils ont fait de l'effet comme six cents

Le Veilleur.

Un petit tour instructif dans les salles de rédaction de Berlin et de Vienne

La presse allemande n'a pas de vergogne : on le sait, elle l'a prouvé maintes fois, mais jamais peut-être avec autant de cynisme que dans ses différentes façons d'apprécier — à quelques jours de distance — les événements du Monténégro et le rôle du roi Nicolas.

AVANT

« Le roi Nicolas a toujours donné l'impression, disait la *Neue Freie Presse* du 15 janvier, d'un personnage échappé des romans de Lesage, avec son manque absolu de scrupules, son goût du mensonge, sa prodigieuse avidité et cette friponnerie si alerte, que personne n'a jamais pu lui en garder vraiment rancune. »

Le *Pester Lloyd* du 12 commençait ainsi son article :

« Roi et mendiant, poète et spéculateur, héros servile, confrère dévoyé et compromettant parmi les têtes couronnées du monde... Il était trop petit pour être, dans la sanglante tragédie du monde, un héros : avec lui disparaît de la scène de l'univers une figure de caractère moitié aventurier, moitié malfaiteur. »

PENDANT

Lorsque le 17 janvier le comte Tisza annonça au Parlement hongrois la capitulation du Monténégro, ce fut dans toute la presse allemande un brusque changement de ton. La *Tägliche Rundschau* du 18 louait l'habileté de ce souverain « poète, homme d'affaires, guerrier et homme politique ».

La presse autrichienne le proclamait « la meilleure tête des Balkans ». Le comte Andrassy déclarait le 19 : « Le roi Nikita a rendu un grand service à l'humanité. »

APRES

Sur quoi, le 21 janvier, arrive la nouvelle que les négociations sont rompues, et de nouveau la presse allemande change de ton :

« On connaît, disent les *Münchener Nachrichten*, la nature trahissante du peuple monténégrin et de ses chefs. On n'a ces gens-là en mains que quand ils sont désarmés. »

Pour la *Frankfurter Zeitung* du 21, le bienfaiteur de l'humanité devenait un « roi d'opérette ».

Selon la plupart des journaux, le roi Nicolas a joué un double jeu et laissé au Monténégro, en partant, un gouvernement provisoire dont il pourra plus tard accepter ou refuser les arrangements avec l'Autriche. Selon d'autres, la prétendue capitulation n'était qu'un moyen de gagner du temps : pendant que de vieux territoriaux rendaient leurs armes, le roi et la véritable armée allaient se mettre en sûreté. « Ce tour d'esroc du roi Nicolas est ce que l'on a encore vu de plus fort pendant cette guerre. »

CONCLUSIONS (à choisir.)

1° Les journalistes allemands et autrichiens se distinguent par l'inflexible fermeté de leurs jugements, et, grâce à eux, l'opinion publique, en Allemagne et en Autriche, est aussi bien dirigée que renseignée;

2° S'il est vrai qu'il n'y ait que l'absurde qui ne change pas...

Non, décidément, cette conclusion-là n'est pas possible.

Grande nouvelle !

Une vérité sous la plume d'un Wolff

M. Théodore Wolff commente, dans le *Berliner Tageblatt*, la nomination du baron Beyens, comme ministre des Affaires étrangères belge. L'opinion émise par la presse allemande, dit-il, suivant laquelle M. Beyens aurait été nommé pour préparer un achèvement vers la paix du gouvernement belge, est absolument erronée.

M. Beyens, dans son livre *L'Allemagne avant la guerre*, a parlé avec une liberté très perspicace de l'empereur Guillaume, des personnalités politiques de l'Allemagne et des sentiments du public allemand; il connaît trop bien le pays où il fut le collègue de M. Jules Cambon, pour se prêter aux manœuvres berlinoises qui tendent aujourd'hui à séparer la Belgique de ses Alliés : nous croyons, d'ailleurs, que des démarches officielles proclameront, avant longtemps, cette solidarité.

Les contes quotidiens d'« Excelsior »

Lire à la page 10:

« CEUX DE LA NUQUE »

Chez la marquise de Sermaize
par GYP

La défense aérienne de Paris

Un communiqué laconique

Ainsi qu'il l'avait annoncé, le général Galliéri, ministre de la Guerre, s'est rendu hier devant la commission de l'armée à laquelle il a fourni des explications sur les mesures prises pour la défense du camp retranché de Paris contre les raids de dirigeables.



A la suite de cette audition, la note suivante a été communiquée :

La commission de l'armée a entendu le ministre de la Guerre, le sous-secrétaire d'Etat à l'Aviation, le capitaine de vaisseau Mortier, chef du service aéronautique de la guerre, et le commandant Leclerc, directeur du service d'aviation au Bourget, sur les raids de zeppelins et sur le plan de défense contre aéronaves établi dans le camp retranché de Paris.

Comme on peut le voir, ce n'est certes pas ce communiqué qui trahira, au profit des Allemands, les secrets de la défense aérienne de la capitale.

LA CATASTROPHE DE SAINT-DENIS

Le bilan : QUINZE MORTS, VINGT BLESSÉS.

(Voir notre enquête en page 7).

Pourquoi ne rouvrirait-on pas l'école de Saint-Cyr ?

Pour quelles raisons l'administration de la Guerre n'a-t-elle pas voulu jusqu'ici envisager la reprise des cours de l'Ecole spéciale militaire en 1916? On se le demande sans trouver de réponse satisfaisante à cette question.

Polytechnique et Navale reprennent cette année des concours d'admission qui tiennent compte des circonstances de la guerre et sans préjudice des mesures qui seront prises après la cessation des hostilités en faveur des candidats dont les études auront été interrompues par la mobilisation. N'est-il pas évident, d'autre part, que cette grande crise réclame un recrutement d'officiers plus intensif que jamais et détermine chez nos jeunes gens un entraînement enthousiaste vers le métier des armes? Va-t-on laisser travailler dans le vide ceux qui s'y destinent et sont déjà en âge de se présenter?

La Chambre des députés est saisie d'un projet de résolution invitant le gouvernement à organiser le concours de Saint-Cyr pour 1916; elle l'adoptera certainement, comme le lui propose la commission de l'armée suivant les conclusions du rapport qui vient d'être rédigé par M. Henry Paté, député.

RETRAITE DE M. GOREMYKINE premier ministre de Russie

Une dépêche de Pétrograd annonce que M. Goremykine est relevé, sur sa demande, de ses fonctions de président du Conseil; il est nommé conseiller privé actuel de première classe.

M. Sturmer, membre du Conseil de l'Empire, est nommé président du Conseil des ministres.

La retraite de M. Goremykine s'explique tout naturellement par son grand âge et la fatigue d'un travail acharné dans les circonstances actuelles.

M. Sturmer appartient au même parti que M. Goremykine; la direction et l'orientation de la politique de la Russie, affirmées en termes catégoriques tout récemment encore par les déclarations du tsar et de M. Sazanov, subsistent donc intégralement.

M. Goremykine serait créé comte par oukase du tsar.



M. Goremykine

Les mystères et les avatars de l'APPAM

Parti d'Afrique sous pavillon anglais, arrivé sous pavillon allemand, il embarrasse... les Etats-Unis.

Nous annonçons hier, en Dernière Heure, que le paquebot *Appam*, que l'on croyait coulé en raison de son retard à rejoindre son port, venait d'arriver en Amérique, à Norfolk (Virginia), dirigé par l'équipage d'un navire allemand qui l'avait saisi.

La nouvelle est, aujourd'hui, officielle. L'*Appam* est actuellement mouillé dans la baie de Chesapeake, près d'Old-Point, à 14 lieues de Norfolk. Un certain mystère plane encore, cependant, sur les conditions dans lesquelles le paquebot a été saisi.

L'agent new-yorkais des armateurs de l'*Appam* croit savoir que l'agresseur était un petit vapeur puissamment armé; mais il convient d'accepter cette information sous réserves, tout autant qu'une laconique dépêche nous avertissant que « le navire agresseur serait le *Moewe* ».

Il est vrai qu'un autre télégramme affirme :

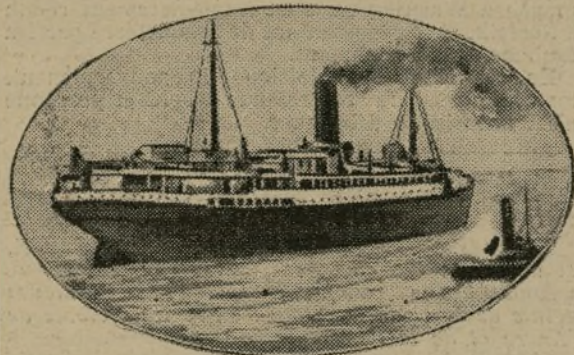
« L'*Appam* a été pris au large des îles Canaries par un sous-marin allemand qui venait de couler un autre vapeur britannique. »

L'arrivée à Norfolk

Quoi qu'il en soit, un fait est certain : l'*Appam* est arrivé à Norfolk, battant pavillon naval allemand et non pavillon commercial. L'intention des Allemands était sans doute de lui donner le caractère d'un croiseur auxiliaire.

Dès son arrivée, le lieutenant Berg, quicommandait le navire saisi, descendit à terre pour communiquer avec M. von Shilling, consul allemand à Norfolk. Un peu plus tard, il envoya au comte Bernstorff la dépêche suivante :

« Ai l'honneur de faire savoir que je suis arrivé à Hampton Roads avec le vaisseau de prise *Appam*, paquebot britannique, et j'ai à bord 400 passagers, dont le gouverneur de Sierra-Leone,



L'« APPAM »

beaucoup de sacs de courrier et 300 tonnes de marchandises. »

Remarquons que l'ambassade d'Allemagne de Washington déclare n'avoir jamais entendu parler du lieutenant Berg. Elle suppose qu'il s'agit d'un officier du service auxiliaire.

Les passagers

L'*Appam* transportait de nombreux passagers. Une dépêche de Newport annonce en effet :

« L'*Appam* a à bord 451 personnes, dont 138 survivants de sept navires coulés par son agresseur, 20 civils allemands prisonniers de l'Afrique à destination de camps de concentration d'Angleterre, 155 marins de l'équipage, 116 passagers réguliers, enfin un équipage allemand de prise de 22 hommes. »

Parmi les passagers se trouvent des fonctionnaires britanniques de l'Afrique du Sud retournant en Angleterre et quatre marins blessés provenant d'un navire coulé. »

Les noms des vapeurs coulés par l'agresseur du vapeur *Appam* sont : *Trader*, *Arthur*, *Corbridge*, *Ariadne*, *Dromonby*, *Clanmac-Taoroh* et *Farrington-Ford*.

Le récit du lieutenant Berg

Le lieutenant Berg, qui commande l'équipage allemand de prise, dit que l'*Appam* n'a opposé aucune résistance et s'est arrêté après un seul coup de semonce. Il avait quitté la côte d'Afrique depuis quatre jours lorsque son appareil de télégraphie sans fil cessa de fonctionner.

Après qu'un équipage de prise eut été placé à son bord, l'agresseur allemand donna la chasse à un navire britannique chargé de viande australienne qui, ayant fait de la résistance, fut coulé.

L'agresseur s'appropriait une partie de la cargaison.

Plus tard, ce même agresseur coula six autres navires britanniques dont les équipages furent transportés à bord de l'*Appam*. Ce dernier, met-

tant ensuite le cap sur l'Amérique, traversa l'Atlantique et, passant au cap Virginie, prit un pilote. La forteresse de Monroe lui demanda par télégraphie sans fil de déclarer qui il était; il répondit : « Je suis le croiseur allemand *Buffalo*. » L'*Appam* n'a qu'un seul canon de trois pouces monté à l'arrière; on ignore s'il le possédait au sortir de Dakar ou s'il fut placé par les Allemands.

Ce que disent les passagers

Bien que les passagers aient été à court de vivres, ils se promènent sur le pont et ne se plaignent pas.

Le capitaine Harrison a raconté au pilote qui a amené l'*Appam* dans le port que son aventure ressemblait à l'équipage de prise. Un grand nombre de prisonniers provenant de navires coulés par le corsaire furent transbordés sur l'*Appam*.

Au moment de mettre le cap sur Hampton Roads, les Allemands arrêtaient le sans-fil; au cours du voyage, ils reçurent plusieurs messages, mais n'en envoyèrent aucun. Un des messages reçus révéla la présence de croiseurs anglais dont le lieutenant Berg s'éloigna naturellement.

Les passagers et l'équipage prenaient chaque jour un peu d'exercice, mais par petits groupes, ce qui permettait à quelques Allemands de surveiller plusieurs centaines de captifs.

Les passagers ne se plaignent pas du traitement auquel ils ont été soumis.

Les opinions officielles

L'arrivée à Norfolk du vapeur saisi a, naturellement, ému les milieux officiels.

M. Lansing se refuse à indiquer la conduite à suivre dans ce cas vraiment curieux. D'autre part, le Département du Trésor de Washington ayant été informé que l'*Appam* avait des prisonniers de guerre à bord et que ce sont probablement des prisonniers allemands faits par les Alliés au Cameroun, le cas a été soumis au département d'Etat, qui aura à déterminer le statut du navire.

On croit que les marins allemands préféreront être internés que de risquer d'être pris en quittant les Etats-Unis.

Si le département d'Etat reconnaît à l'*Appam* le caractère de navire marchand, ce navire, à la fin de la guerre, sera rendu à ses armateurs. S'il est considéré comme croiseur auxiliaire, il sera alors rendu à l'Allemagne.

M. von Hatzfeldt, conseiller de l'ambassade allemande à Washington, s'est immédiatement rendu à Norfolk, et le représentant de l'Angleterre partira également incessamment.

En attendant les décisions du gouvernement, tous les passagers sont retenus à bord et personne n'est autorisé à débarquer.

Les communiqués britanniques

LONDRES. — (Communiqué du front ouest, 21 heures) :

Nous avons canonné aujourd'hui plusieurs points de la ligne allemande entre les rivières de l'Ancre et de la Somme.

L'artillerie a manifesté des deux côtés de l'activité dans le voisinage de Wurtemberg et la route de Menin.

Le communiqué allemand mentionne que parmi les Anglais faits prisonniers, figure une patrouille de cinq hommes, dont deux se sont échappés.

Les opérations au Cameroun

LONDRES. — (Officiel). — Cameroun.

Une colonne française, sous les ordres du lieutenant-colonel Faucon, a occupé, le 18 janvier, Ebolowa, après une très faible résistance pendant qu'une colonne britannique, sous les ordres du commandant Clowes, a attaqué l'ennemi à Elabé, à 20 milles au nord-est et l'en a repoussé, faisant treize Allemands prisonniers.

On ne signale aucune perte du côté des Alliés. Le lieutenant-colonel Haywood, arrivant le 24 janvier à Ebolowa, s'est mis immédiatement à la poursuite de l'ennemi et s'est emparé de Mafud, à 17 milles au sud.

Les pertes de la colonne Haywood sont de 22 hommes.

Le lieutenant-colonel Haywood est actuellement en marche sur Nkan.

Le même jour, l'ennemi a été chassé de Ngat par les Français, dont les pertes se montent à 14 hommes.

Le général Dobell a télégraphié le 25 janvier que tout le littoral du Cameroun était débarrassé de l'ennemi.

On apprend de Bata, port du littoral de la Guinée espagnole, que plus de 700 Allemands sont sur la frontière espagnole. De nombreux déserteurs se rendent aux troupes franco-anglaises avec armes et bagages.

LA SITUATION MILITAIRE

La fin du rêve colonial des Allemands

La plus riche et la plus importante des colonies allemandes en Afrique, le Cameroun, est aujourd'hui notre conquête. On se souvient que le corps expéditionnaire, composé de troupes indigènes anglaises, françaises et belges, avait, par des marches concentriques, refoulé peu à peu les Allemands vers Yaoundé; c'est en vain que l'ennemi avait utilisé la nature montagneuse du pays pour organiser des positions défensives : elles furent prises d'assaut l'une après l'autre; l'enlèvement de la redoute du mont Banyo, le 6 novembre, a été notamment un brillant fait d'armes, digne en tout point des exploits de nos troupes en Europe. Yaoundé a été occupé au début de janvier : la prise de ce réduit mettait fin à la résistance, mais alors la guerre de poursuite a commencé contre les restes de la garnison qui s'enfuyaient vers le petit territoire de la Guinée espagnole, le seul qui pût leur offrir un refuge, le Cameroun étant enveloppé, sur ses autres frontières, par la Nigéria anglaise et nos colonies de l'Oubanghi et du Congo. L'occupation de la bourgade d'Ebolowa et de la région avoisinante, près de la limite méridionale du Cameroun, est un épisode heureux de cette poursuite.

La colonie allemande de l'Afrique orientale est, d'autre part, gravement menacée par l'expédition anglaise qui vient de la Rhodésie, sous le commandement du général Smith Dorrien, et qui, en même temps qu'elle s'avance, construit le chemin de fer nécessaire à son ravitaillement; cette prudente méthode évitera certainement des déceptions analogues à celles dont fut victime le général Townshend, en Mésopotamie.

Jean Villars

L'Espagne veut défendre son exportation contre le resserrement du blocus

Les puissances neutres se préoccupent du resserrement du blocus de l'Allemagne par les Alliés. D'Espagne, aujourd'hui, nous arrivent des informations qui indiquent, en ce pays délibérément neutraliste, un certain énervement. La *Diario Universal*, journal officiel du comte de Romanones, constate que le commerce de l'Espagne sera sérieusement atteint par ce qui est cependant « notoirement reconnu comme une défense de guerre ». « Nous serons touchés surtout, écrit ce journal, dans notre exportation de fruits et de liège, dont la suspension fera chômer des milliers d'ouvriers. Ce problème demande non seulement une action vigilante du gouvernement, mais une attention persévérante de l'opinion espagnole ».

Grâce aux bonnes relations que l'Espagne entretient avec les belligérants, le journal a confiance que le ministre d'Etat saura obtenir des atténuations aux rigueurs des Alliés; la *Epoca*, organe du parti conservateur, est plus agressive, naturellement, contre le ministère, et presse le gouvernement d'agir... sans d'ailleurs lui indiquer comment.

Or, les Allemands ont besoin surtout des vivres essentiels, grains et pommes de terre par exemple, dont l'Espagne ne leur fournit à peu près rien en temps normal; leur ministère prend soin de

constituer des stocks de pommes de terre, comme jadis de céréales, afin de parer à une rarefaction possible des arrivages des pays bulgares et turcs, qui sont de vraies réquisitions, aussi dures qu'en territoire ennemi.

Il leur est moins indiqué de s'approvisionner en denrées de demi-luxe ou de confort, catégorie dans laquelle rentrent les fruits et le liège, matière première de nombreux articles qui ne sont pas de consommation indispensable. Ils sont donc pour l'Espagne, aujourd'hui, des clients de second ordre et nous ne pensons pas que le blocus prive l'Espagne de bénéfices très substantiels; les relations libres avec les Alliés subsistent et sont singulièrement plus importantes. Mais il n'est pas mauvais que le gouvernement affiche un zèle actif contre tout ce qui peut aggraver la crise de la vie chère. Lisons donc ces plaintes des journaux espagnols avec une attention sympathique, mais sans nous dissimuler qu'elles doivent, pour des nécessités intérieures, forcer un peu le ton. — L. B.

SUR LA COTE ALBANAISE

Les Austro-Allemands dirigeront leur effort principal contre Vllona

Les empires centraux et leurs associés balkaniques menacent les Alliés de redoutables surprises. « C'est en Egypte qu'ils frapperont, dit une correspondance de Rome aux *Daily News*, et leurs manœuvres contre l'Albanie sont une simple feinte; les rumeurs de mécontentement en Bulgarie et en Turquie sont, pour la plupart, sans fondement et répandues à dessein. »

« Suivant des informations de diplomates neutres, les Austro-Allemands ont décidé de demeurer sur la défensive dans les Balkans, pendant qu'ils concentrent en secret tous leurs efforts pour hâter leur expédition contre l'Egypte, expédition qui sera faite lorsqu'on s'y attendra le moins. »

Ceci nous paraît peu probable; la saison qui s'avance déconseille toute expédition sérieuse contre l'Egypte, et peut-être même la Mésopotamie. Nous persistons à penser que les opérations décisives sont celles qui viseront Vllona et Salonique, points d'appui des Alliés.

Si, à Durazzo, la défense organisée par Essad pacha se prolonge seulement quelques semaines, elle permettra le repliement total des armées serbe et monténégrine à Corfou; ce serait, pour l'Entente, un résultat militaire très important que nos ennemis voudraient prévenir. La marche en avant des Austro-Hongrois, dit le *Berliner Tageblatt*, ne sera arrêtée probablement que peu de temps, mais les chemins de fer et le climat sont beaucoup plus difficiles à vaincre que l'obstacle que constituent les troupes d'Essad pacha.

« Le général Botazzi, nommé commandant des forces italiennes en Albanie, réside à Vllona, qui sera le point de départ d'une marche en avant des Italiens qui est devenue de plus en plus probable. » Des troupes bulgares seraient en marche contre cette dernière place.

Les massacres d'Arméniens

Le journal arménien *Droschak*, qui paraît à Genève, publie un récit détaillé des massacres qui eurent lieu en Arménie dans le courant de 1915. Si ce récit est exact, le chiffre des victimes serait effrayant. Rien qu'à Mouch, il n'y aurait, selon le *Droschak*, sur 15,000 Arméniens, que 200 survivants. Des 59,000 habitants de la plaine de Mouch, à peine 9,000 seraient sauvés.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 2 Février (549^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Entre l'Avre et l'Aisne, notre artillerie a tiré sur des convois dans la région de la ferme Sous-Touvent ainsi que sur un train sortant de Lassigny.

En Argonne, nous avons fait sauter une mine à la cote 285 (Haute-Chevauchée).

En Alsace, nos batteries ont fait exploser un dépôt de munitions aux abords d'Orbey (sud-est du Bonhomme). Dans la région de Sonderbach (sud de Munster), les Allemands ont enlevé un de nos postes d'écoute, d'où une contre-attaque les a immédiatement chassés.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, lutte de mines assez active aux abords de la route de Lille. Le tir de notre artillerie a provoqué trois explosions dans les batteries ennemies de la région de Vimy.

Au nord-ouest de Berry-au-Bac, des troupes allemandes en mouvement ont été surprises par le feu de nos canons.

En Champagne, nous avons bombardé les ouvrages de l'adversaire au nord de Souain.

En Woëvre, tir efficace sur deux lances-mines signalés au nord-ouest de Flirey.

En Lorraine, à la cote 423 (est de Senones), nos batteries ont démoli un blockhaus ennemi.

Canonnade sur le reste du front.

ARMÉE D'ORIENT

Dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février, un zeppelin a lancé plusieurs bombes sur le port et la ville de Salonique. Deux projectiles sont tombés sur la préfecture grecque, un troisième sur la caisse générale de la Banque de Salonique, qui a été complètement incendiée. Les autres bombes n'ont causé que peu de dégâts matériels. Le chiffre des victimes dans la population civile est de 11 tués et 15 blessés, auxquels il faut ajouter 2 militaires tués et 1 blessé.

Un avion ennemi a été abattu par un des nôtres entre Topcin et Verria (ouest de Salonique). Les deux aviateurs qui le montaient (un capitaine et un aspirant) ont été faits prisonniers.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

DERNIÈRE HEURE

Les propositions DE M. WILSON sur la guerre sous-marine

GENÈVE. — Les journaux allemands commentent longuement les propositions de M. Wilson concernant la guerre de sous-marins. Ils sont généralement d'avis que ces propositions démontrent que le gouvernement américain est revenu à des idées plus sages, motivées probablement par l'intention des Anglais de resserrer le blocus qui atteint gravement les intérêts américains.

La *Gazette de Voss* croit que l'Amérique est arrivée à un tournant politique de cette guerre. Toutefois, ajoute ce journal, les propositions de M. Wilson sont encore inacceptables, parce qu'un sous-marin ne peut reconnaître si un navire marchand est armé ou non que lorsqu'il est trop tard pour lui; néanmoins, c'est une base pour la continuation des pourparlers.

Le comte Reventlow, dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, dit que les propositions de M. Wilson sont techniquement inadmissibles, si on veut que les sous-marins restent une arme utilisable.

La *Gazette de la Croix* déclare que la formule américaine est inacceptable, tant que l'Amérique tolère les abus dont les pavillons des neutres sont l'objet de la part des flottes alliées.

Collision entre steamers anglais et japonais

LONDRES. — Selon un marconigramme parvenu à Halifax (Nouvelle-Ecosse) mardi soir, une collision s'est produite à deux cents milles au sud-est du cap Race, entre un steamer japonais, le *Takata-Maru* et un steamer anglais, le *Sylvershell*.

Le steamer anglais, quoique ayant subi de fortes secousses d'un autre steamer anglais, l'*Armo-man*, qui est sur les lieux.

Un agent du Lloyd d'Halifax annonce, d'autre part, qu'on câble du cap Race que le steamer japonais, après avoir transmis des signaux de détresse, a définitivement sombré.

Le steamer anglais, quoique ayant subi de fortes avaries, espère recueillir l'équipage japonais.

Le *Takata-Maru* jauge 6.718 tonnes et fut construit en 1914. Il appartient à la Nippon Yusen Kaisha.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OUEST

Hier, l'ennemi a ouvert, dans la région d'Iakul, un violent feu d'artillerie.

Dans la région au sud d'Ogher, notre artillerie a empêché avec succès les travaux de terrassement de l'ennemi et a bombardé efficacement une position de mitrailleuses.

A l'île de Glandan, en aval de Dvinsk, et dans la région de Schirchkovo, à l'ouest de Dvinsk, nous avons repoussé par notre feu des tentatives des Allemands de sortir de leurs tranchées et d'approcher de nos positions.

Au sud du Pripet, dans la région de Galouzia, nos éclaireurs, dont faisaient partie des Tchèques, ont opéré une exploration heureuse pendant laquelle le lieutenant tchèque Syrovoy s'est distingué tout particulièrement.

Rien à signaler en Galicie et dans le nord de la Bukovine.

FRONT DU CAUCASE

Nos troupes, poursuivant les Turcs dans la région de Tertun, ont avancé vers la rivière Tcharokh.

Dans la vallée de la Passine supérieure, nous avons eu des rencontres heureuses avec des avant-postes turcs et leur avons fait des prisonniers.

Sur la rive méridionale du lac de Van, nous avons enlevé, après un combat, le village de Norkeff.

PERSE

Dans la région de Kermanshah, nous avons refoulé l'ennemi dans la direction de Nokhorond.

Dans leurs récents communiqués officiels, les Turcs atténuent par tous les moyens les succès de nos troupes; cependant les Turcs, en reconnaissant par les mêmes communiqués le fait de « la retraite des Turcs vers Erzeroum, après huit jours de corps à corps de forces ennemies numériquement supérieures » et en exprimant l'assurance que les Turcs réussiraient à vaincre la supériorité numérique et probablement accidentelle des Russes, confirment de la meilleure façon les succès que nous avons remportés.

L'AFFAIRE DES COLONELS continue à passionner la Suisse

GENÈVE. — Le colonel Dubuis, de Lausanne, terminera demain son enquête sur l'affaire des colonels. Le dossier sera envoyé sans retard à l'auditeur, le colonel Scherrer.

On possède le texte complet de la lettre adressée au Conseil fédéral par le parti socialiste qui demandait que Egli et Wattenwyl fussent déferés à la justice militaire et que « l'assemblée fédérale fût convoquée sans retard pour discuter les événements qui inquiètent au plus haut point le peuple suisse, et pour délibérer sur la situation politique qui en résulte ».

Le Conseil fédéral, outre les passages déjà publiés de sa réponse énergique au reproche d'avoir anticipé sur le jugement du tribunal, en déclarant, dans un communiqué, que les faits ne revêtaient pas le caractère de haute trahison, justifie en ces termes son appréciation des faits : « Nous avons exprimé cet avis en nous fondant sur les résultats de l'enquête administrative et parce qu'il était nécessaire, en présence des bruits et des soupçons exagérés qui alarmaient le public, de tranquilliser et d'éclairer l'opinion. Toute la discussion serait inutile, puisque l'enquête vous est tout à fait inconnue. Nous n'avons nullement préjugé de l'enquête judiciaire et de la sentence. Le juge militaire a toute liberté pour apprécier les résultats de l'enquête. »

Quant à la convocation de l'Assemblée fédérale, elle serait une confusion des pouvoirs lorsque, comme dans l'affaire des colonels, le procès est pendu.

Il s'agit de décider s'il existe des faits constituant un délit et d'en rechercher et d'en juger les auteurs et complices. Cela ne peut être l'objet d'une enquête parlementaire.

GENÈVE. — On mande de Berne à la *Gazette de Thurgovie* que, dès qu'il sera en possession des rapports de police de Lausanne, le conseil fédéral prendra une décision au sujet de la procédure à suivre pour la répression pénale. Il paraît certain que les coupables seront poursuivis en vertu de l'article 41 du Code pénal fédéral, qui punit d'un emprisonnement ou d'une amende quiconque viole le territoire étranger ou commet tout acte contraire au droit des gens. Si le Conseil fédéral décide d'appliquer cet article, l'instruction sera confiée au juge d'instruction fédéral pour la Suisse romande et le ou les prévenus seront déferés aux assises fédérales.

SUICIDE DU PRINCE HÉRITIER de Turquie

AMSTERDAM. — Un télégramme de Constantinople du 2 février annonce que le prince héritier Youssouf Izzedine s'est suicidé.

Ses serviteurs l'ont trouvé ce matin les artères coupées.

Youssouf Izzedine était neurasthénique.



Le prince Youssouf-Izzeddine était mal vu des Jeunes-Turcs et d'Enver pacha. On lui connaissait des opinions nettement germanophobes. Son suicide pourrait être fort bien l'effet d'un mauvais café.

Le prince Youssouf-Izzeddine était né à Constantinople en 1857. Il avait par conséquent cinquante-neuf ans. Il était le fils du grand sultan Abdul-Aziz-Khan, détroné en 1876, et était cousin de Mehmet V.

Suivant la Constitution des Osmanlis, la succession au trône revient toujours au prince le plus âgé de la famille impériale. Le nouveau prince héritier, Vahid-Eddine, est âgé de cinquante-cinq ans et est frère cadet du sultan actuel.

Les troubles de Lisbonne

Des voyageurs venant de Lisbonne, rapportent les nouvelles suivantes :

Le ministre de la Justice a été attaqué à coups de revolver et s'est défendu de la même façon.

Un incendie, bientôt étouffé, s'est déclaré au palais de Belem, résidence présidentielle. Une automobile des pompiers, en rentrant au quartier, entra en collision avec un tramway; il y eut deux blessés.

Des bombes ont fait explosion dans divers quartiers. Les recherches de la police ont permis de découvrir de nombreuses armes et des bombes de dynamite.

Du Nord au Midi LES ZEPPELINS redoublent d'activité

Après être restés quasi inactifs pendant de longs mois, les zeppelins manifestent, depuis quelques jours, une activité nouvelle. Après les raids sur Paris et sa banlieue, sur les côtes anglaises, hier nous annonçons, en dernière heure, le bombardement de Salonique par l'un de ces dirigeables. Voici les informations qui nous parviennent à ce sujet :

Le bombardement de Salonique

Le correspondant du *Daily Chronicle* télégraphie :

Le zeppelin qui est venu jeter des bombes sur Salonique venait, semble-t-il, de la direction de la mer; il est probable qu'il avait effectué un très large virage au nord, afin d'éviter les points fortifiés.

On croit que ce dirigeable était parti d'un hangar situé à Uskub. L'attaque à laquelle il s'est livré n'a pas duré plus de dix minutes. Elle aurait causé la mort de 21 personnes; 28 autres auraient été blessées.

Les dégâts du raid sont estimés à près de 5 millions.

A propos du bombardement aérien de Salonique, le *Kairi* écrit :

« Nous espérons que le gouvernement protestera énergiquement contre ce nouveau crime commis contre la Grèce. »

Tout en estimant que la première responsabilité incombe à ceux qui ont appelé les Anglo-Français à Salonique, le journal *Embros* trouve sans justification le bombardement d'une ville habitée par une population étrangère aux armées belligérantes. Le journal se demande si le gouvernement ne ferait pas mieux de rappeler l'armée grecque qui, entourée de dangers, ne peut pas se défendre sans sortir de la neutralité.

La *Néa Himéra* conseille à la population grecque de Salonique de quitter la ville où s'amoncelent bientôt des ruines.

Ils survolent Amsterdam

D'autre part, on signale les allées et venues de nombreux dirigeables un peu de tous les côtés.

D'après notre confrère le *Handelsblad*, un zeppelin venant de la direction de Nieuwdiep aurait passé au-dessus de l'île de Vlieland, disparaissant au nord-est.

Suivant des bruits qui courent à Amsterdam, d'autre part, un ou deux dirigeables allemands ont passé au-dessus de la ville, la nuit dernière.

Un zeppelin, enfin, ayant vraisemblablement perdu sa route à cause du brouillard, a été aperçu, dans l'après-midi d'hier, à cent mètres au large de l'île Ameland, à une faible hauteur.

Les défenses côtières le canonnèrent, tirant plus de soixante coups, dont plusieurs doivent avoir porté.

Le zeppelin disparut dans la direction du nord-est.

La presse allemande exulte

BERNE. — Le *Lokal Anzeiger* pousse, à son tour, un cri de joie féroce à la nouvelle du dernier raid des zeppelins sur l'Angleterre et il va jusqu'à soutenir la thèse que c'est là une punition infligée à l'Amérique qui ravitaille en munitions les Alliés.

Les villes anglaises frappées par les obus tombés du haut des airs, écrit le *Lokal Anzeiger*, ont, sans exception, une grande importance militaire pour l'Angleterre. La Mersey, avec ses grands docks pour la construction des vaisseaux de guerre, ne peut être ménagée. Liverpool doit être considérée comme la grande porte d'entrée pour les munitions américaines que nous avons le devoir sacré de détruire. Là aussi sont ancrés des transports chargés de blé du Canada. Toute attaque contre ces transports est justifiée, puisque l'Angleterre s'est donnée pour but d'affamer le peuple allemand.

D'autre part, la *Gazette populaire de Cologne*, organe principal du centre catholique, veut voir dans le raid des zeppelins sur Paris un avertissement donné aux journaux de la capitale :

Est-il nécessaire, dit le journal de Cologne, en présence des cris d'indignation de la presse française, de rappeler que Paris est une forteresse avec des forts, des casernes et des fabriques de munitions. Cette forteresse offre un but parfaitement légitime à des attaques aériennes.

Des non-combattants, il est vrai, en souffrent aussi, mais cela n'est qu'un accident secondaire. Nous voulons, par nos raids aériens sur Paris, rappeler uniquement aux Parisiens que les Allemands sont toujours devant les portes de leur capitale et que la presse parisienne n'a aucune raison de faire des prophéties de victoire.

Un prince royal anglais et un ministre belge visitent les tranchées



Le prince Alexandre de Teck, frère de la reine d'Angleterre, vient de faire une tournée d'inspection sur le front; où il parcourut successivement les lignes françaises, britanniques et belges.



M. Vandervelde, le fameux leader socialiste belge, ministre d'Etat, visite fréquemment les tranchées où il va porter aux vaillants soldats du roi Albert des paroles d'encouragement et d'espoir.

Des prisonniers russes s'évadent et viennent dans nos lignes



A différentes reprises, des soldats russes prisonniers des Allemands, et employés par ceux-ci à des travaux de fortifications sur notre front, s'évadèrent et purent gagner nos lignes. Arrivés au milieu des nôtres ils subirent immédiatement un interrogatoire, au cours duquel ils nous fournirent de précieux renseignements.

(Cliché Section photographique de l'armée.)

Après la catastrophe de Saint-Denis

L'ENQUÊTE SUR LES RESPONSABILITÉS

La catastrophe de Saint-Denis, sur laquelle nous avons publié hier, en deuxième édition, une enquête forcément hâtive, a attiré hier, toute la journée, autour du pont de la Révolte, une foule de curieux, péniblement impressionnés par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Toute la nuit, et fort tard dans la matinée, on a, en effet, travaillé, avec une hâte fébrile, à dégager des décombres des débris d'êtres humains.

La circulation des trains peut se faire néanmoins avec régularité, car elle est assurée par les voies de la ligne de Pontoise.

A 11 h. 30, M. Lescouvé, procureur de la République, est arrivé sur les lieux en compagnie de M. Muller, commissaire du contrôle de l'Etat, et de M. Laurens, commissaire de police de Saint-Denis-Sud.

A la Morgue

Les corps des victimes ont été transportés à la Morgue dans des voitures d'ambulance.

Sur les dalles, douze cercueils sont alignés. Ils renferment les dépouilles de huit femmes et de quatre hommes.

Ces derniers sont absolument méconnaissables. L'un d'eux, sur lequel on a trouvé des échantillons de drap et que l'on croit être représentant de commerce, a le visage écrasé.

Dans l'après-midi, deux reconnaissances ont été faites : celles de M. Lucien Quentin, né le 8 février 1888 à Moreuil (Somme), chauffeur, demeurant à Moreuil, et de Mme Henri, née Duverger, demeurant 86, boulevard Diderot, à Paris.

Les blessés

Les blessés en traitement à l'hôpital de Saint-Denis sont les suivants :

M. Emile Delarue, 44 ans, demeurant à Amiens, 39, rue de Metz, fracture à la jambe droite.

M. Léon Tiberghien, né le 20 novembre 1873, à Roubaix, adresse chez son oncle Pierre, à Beaucamp (Somme), œil droit sorti de l'orbite, blessures à la tête.

M. Jacques Forget, né le 8 janvier 1864, domicilié à Juillet (Manche), a sur lui une adresse de Mlle Barbier, 8, rue Eugène-Suë, à Paris, brûlures multiples.

Mme Judith Goldenstein, née le 5 juin 1896, 35, rue des Archives (famille avisée), blessures légères.

Mme Marie Tastet, née Vermorel, 37, avenue du Rocher, à Vitry, blessée grièvement.

Mme Cécile Cuissette, femme Paudhomme, née le 7 février 1887. Son fils Robert, 5 ans, 30, avenue de Paris, à Saint-Denis. Blessures légères (famille prévenue).

Mme Léonie Callet, 33 ans, 7, rue de l'Abbé-de-l'Epée. Sa fille Madeleine, 5 ans et demi.

Mme Augustine Hauet, 34 ans, demeurant à Saint-Ouen, rue du 27-Mars.

Mme Georgette Daviaud, femme Godrie, 35 ans, 18, rue Lauriston.

Sont en traitement à l'hôpital Lariboisière :

M. Paul Nortier, 40 ans, demeurant à Montjoie (Manche), brûlures diverses.

M. Léon Bréal, 18 ans, demeurant 41, rue des Martyrs, contusions multiples.

M. Léon Verneuil, 38 ans, demeurant 28, rue de Trévis, contusions multiples.

Mme Girard, sans autre renseignement, pied gauche arraché et contusions multiples.

Mme Saints, 25 ans, demeurant 39, rue du Cherche-Midi, fracture à la jambe droite.

Mme Vêret et sa fille, 9 ans, demeurant 13, rue Tisserand, contusions multiples.

Mme Darras, demeurant à Fontenay-aux-Roses, contusions multiples.

Mme Durotoy, demeurant à Amiens, 47, rue de Cachy, contusions à la tête.

Mlle Suzanne Bertanche, demeurant 7 bis, boulevard Saint-Germain, fracture à la jambe gauche.

Mlle Hélène Bertanche, demeurant 7 bis, boulevard Saint-Germain, contusions multiples.

Les quatre blessés ci-après ont reçu des soins à Lariboisière puis ont rejoint leur domicile :

Mme Marie Hulin, 31 ans, demeurant à Amiens, brûlures aux yeux.

M. Charles Dault, 59 ans, banquier, demeurant 11, rue de Dunkerque, contusions à la jambe droite et au bras droit.

Albert Philippe, 9 ans, demeurant 20, rue Polonceau, blessure à l'œil gauche.

M. Henri Thibault, 57 ans, voyageur de commerce, demeurant à Vinca (Pyrénées-Orientales), brûlures à la figure.

Deux des blessés, qui se trouvaient en traitement à Lariboisière, sont décédés dans l'après-midi : M. Paul Mortier et Mme Girard.

L'enquête

M. Drioux, juge d'instruction, désigné par le Parquet, s'est transporté, hier après-midi, à Saint-Denis, sur les lieux de l'accident. Le magistrat instructeur a recueilli les déclarations et les témoignages qui lui permettront d'établir quelles sont les causes du tamponnement.

Ces causes, il semble bien qu'il faille les attribuer à une erreur ou à une imprudence professionnelle, si, comme l'affirment énergiquement le mécanicien et le chauffeur de l'express, la voie était indiquée, par les signaux, comme libre, au moment même où elle était obstruée par une manœuvre de wagons.

Une communication de la Compagnie du Nord

Nous avons reçu hier après-midi, de la Compagnie du Nord (secrétariat général), cette « communication faite pour être insérée en totalité ou en partie, si nous le jugeons intéressant pour nos lecteurs » :

2 février 1916.

Un grave accident s'est produit hier soir, vers 19 h. 20, en gare de Saint-Denis.

Le train-poste n° 502, de Boulogne à Paris, franchissait sans arrêt Saint-Denis au moment précis où un wagon de marchandises, circulant sur une voie latérale, était heurté par une manœuvre et venait se jeter en travers de la voie principale parcourue par le train-poste.

Le choc fut des plus violents. La machine, le fourgon de tête et plusieurs voitures à voyageurs déraillèrent : il y a quatorze morts, dont le conducteur du train ; il y a en outre une vingtaine de blessés.

Le service de secours a été immédiatement organisé avec le concours des pompiers et de la troupe à Saint-Denis.

Un train de secours est immédiatement parti de Paris pour Saint-Denis.

La circulation est assurée par les voies de la ligne de Pontoise. Une enquête est en cours sur des causes de cet accident.

On a vu, par les détails que nous donnons plus haut, qu'il y avait lieu de compléter, sur quelques points, cette communication.

Deux députés décorés pour faits de guerre

Sont inscrits aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur :

Pour chevalier. — Bokanowski, lieutenant de réserve d'état-major (député de la Seine) :

« Plusieurs fois, vient encore dans les derniers engagements d'affirmer les qualités militaires qu'il avait montrées comme commandant de compagnie et comme officier à l'état-major d'une division. »

Abrami, sous-lieutenant territorial d'état-major (député du Pas-de-Calais) :

« Cité à plusieurs reprises pour sa bravoure, a su rendre des services exceptionnels et mener à bien les missions les plus délicates. »

Le sacre de l'évêque de Dijon

DIJON. — Ce matin a eu lieu, à la cathédrale Sainte-Bénigne, le sacre de Mgr Landrieux, curé archiprêtre de Reims, appelé à remplacer Mgr Monestes, décédé, sur le siège épiscopal de Dijon.

Le cardinal Luçon, archevêque de Reims, assisté des évêques de Soissons et de Périgueux, présidait la cérémonie.

On remarquait dans l'assistance le cardinal-archevêque de Lyon, les archevêques de Besançon et de Synnade, les évêques de Saint-Claude, de Grenoble, de Langres, etc.

La Suisse ne saisira pas le Parlement du cas des colonels espions

Répondant au comité socialiste suisse qui demandait la convocation des Chambres, le Conseil fédéral a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à une pareille convocation, l'enquête judiciaire concernant les deux colonels étant ouverte et les Chambres n'ayant pas compétence pour intervenir dans le domaine de la justice en vertu du principe de la séparation des pouvoirs ; au sujet des attaques portées contre le général, le Conseil fédéral estime que le général a pleinement agi suivant les instructions du Conseil fédéral et que l'unité de vues avec lui sur les récentes affaires militaires est complète.

Cette déclaration est parfaite dans la forme, mais est-il vrai que les colonels incriminés ne sont pas au secret et reçoivent librement des visites dont certaines seraient justement suspectes ?

Nouvelles brèves

Conseil supérieur de la défense nationale. — Le conseil supérieur de la défense nationale s'est réuni hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

Mort du général anglais Hodson. — On annonce le décès du général de brigade Hodson, de l'armée britannique, mort des suites de ses blessures.

Vapeur hollandais échoué. — Le vapeur hollandais *Princesse Juliana*, faisant le service entre Flessingue et Londres, a subi des avaries et a été échoué à Felixstow.

Bateau de pêche coulé. — Le bateau de pêche *Arthur-Williams* a été coulé ; l'équipage a atterri.

LES COMMISSAIRES AUX ARMÉES

La délégation des groupes de la Chambre ne paraît pas décidée à suivre le groupe socialiste.

La délégation des groupes de la Chambre a examiné, dans sa réunion d'hier, les propositions socialistes tendant à la nomination de commissaires aux armées et à la création d'un organisme interparlementaire destiné à assurer une collaboration plus étroite entre les groupes de la Chambre et du Sénat.

Elle nous a communiqué à ce sujet la note suivante :

La délégation des groupes de la Chambre s'est réunie sous la présidence de M. Siegfried. Elle a décidé :

1° De renouveler auprès du président du Conseil les démarches qu'elle avait précédemment faites pour assurer définitivement, d'accord avec le gouvernement, l'exercice régulier et permanent du contrôle parlementaire, notamment dans la zone des armées ;

2° De renvoyer d'urgence à l'examen des groupes la proposition de M. Renaudel tendant à la constitution d'une réunion de délégués des groupes de la Chambre et du Sénat.

Il ne semble donc pas que la délégation des groupes soit disposée à prendre l'initiative proposée par le groupe socialiste sur la question des commissaires aux armées.

Rappelons, d'ailleurs, que ce dernier groupe s'est réservé de reprendre lui-même sa proposition dans le cas où elle serait écartée par la délégation.

Les Bons de la Défense Nationale et la reprise de l'activité économique

« L'industrie et le commerce ont également bénéficié d'un renouveau d'activité : maints indices permettent d'en constater les progrès. C'est ainsi que les recettes des chemins de fer accusent pour les réseaux dont l'exploitation se poursuit, en dehors de la zone des armées, une augmentation du trafic commercial, lequel se rapproche graduellement des chiffres antérieurs à la guerre. »

Heureuses constatations qui viennent d'être faites par M. le gouverneur de la Banque de France, au nom du conseil général de la Banque, en présidant l'assemblée générale des actionnaires du 27 janvier dernier.

Cette reprise progressive se manifeste aussi par une circulation abondante de capitaux et un large courant de souscriptions aux Bons de la Défense Nationale.

Ces Bons offrent, en effet, un placement temporaire avantageux et intéressant.

Leur intérêt, exempt de tous impôts, est payable d'avance, à raison de 4 0/0 pour les Bons à 3 mois de date et de 5 0/0 pour ceux qui sont à l'échéance de 6 mois, ou à l'échéance d'un an.

Rappelons que le public peut les avoir en coupures diverses de 100 fr., 500 fr., 1.000 fr. et au-dessus. Ainsi, ils conviennent à tous ceux qui ont des épargnes temporairement disponibles.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il ne coûte que 1 fr. 45 le demi-kilo.

C'est la meilleure des margarines.

Le « TIP » se conserve mieux que le beurre.

Livraison à domicile dans tout Paris.

Expédition Province franco postal domicile.

contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40 ; 4 kg. : 12 fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

LA GRIPPE

EST Guérie

RAPIDEMENT



par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

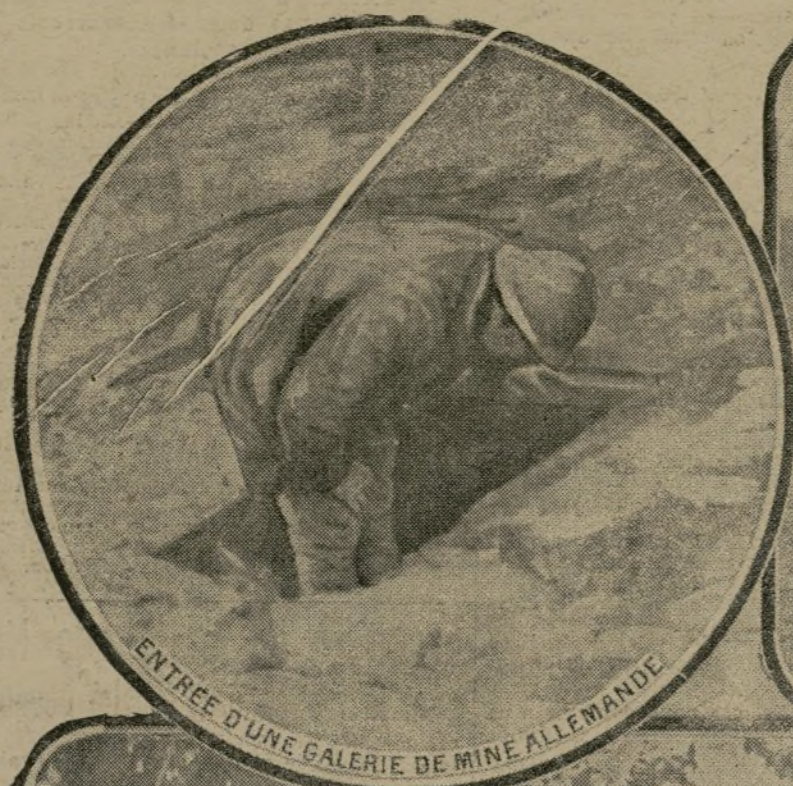
Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Sur le front de Champagne. — Au milieu de nos troupes, après la récente attaque allemande



ENTRÉE D'UNE GALERIE DE MINE ALLEMANDE



LE RETOUR DES TRANCHÉES



LA CORVÉE DE VINS DANS LA TRANCHÉE



UN BLOCKHAUS ALLEMAND DETRUIT



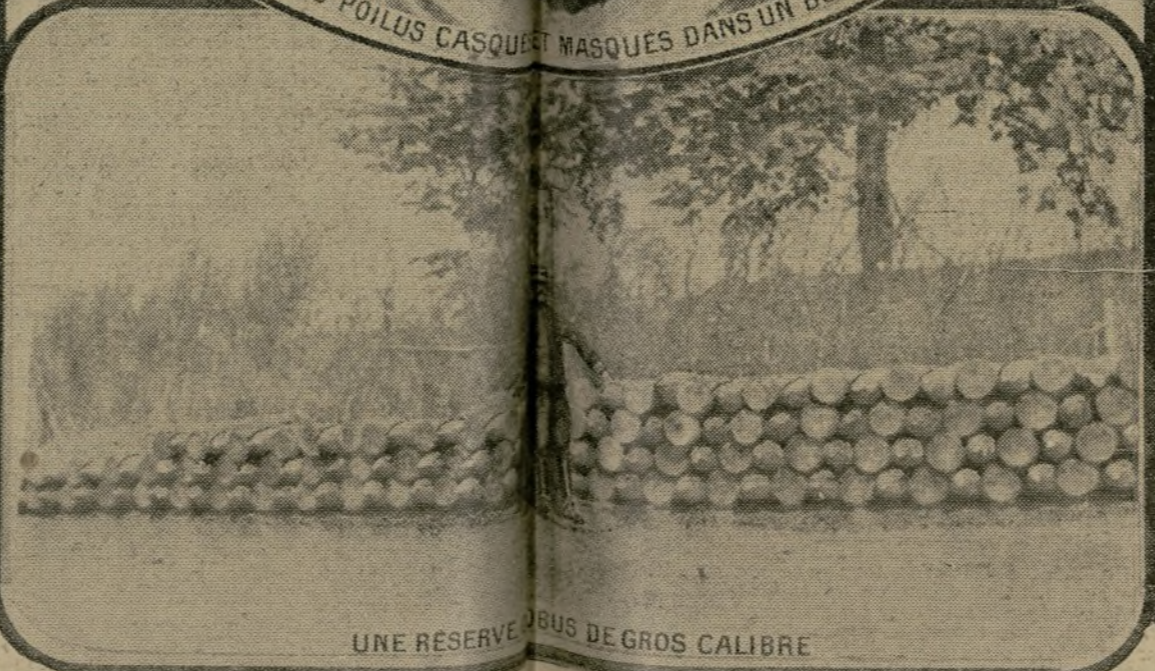
NOS POILUS CASQUÉS MASQUÉS DANS UN BOYAU



UN COLONEL DE CAVALERIE GOUTE LA SOUPE



CADAVRES ALLEMANDS APRES UNE ATTAQUE



UNE RESERVE DE GROS CALIBRE



LA CRITIQUE APRES UNE ATTAQUE

Après les dernières tentatives de percée opérées par les Allemands en Champagne, tentatives qui, malgré l'emploi intensif de gaz asphyxiants, obtinrent le piteux résultat que l'on sait, le calme est revenu en partie dans toute cette région. Pendant que,

Ayuntamiento de Madrid

dans le Nord, nos ennemis renouvellent sans plus de succès leurs violentes attaques, les nôtres, formidablement retranchés sur le terrain conquis en septembre, chaque jour plus forts en armes et en munitions, préparent les futurs assauts.

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la Nuque"

Chez la marquise de Sermaize

Rue Barbet-de-Jouy. Un vieil hôtel entre cour et jardin. La cour toute fleurie. Dans le jardin, de beaux arbres, mais élagués très haut; une grande pelouse, pas de massifs ni d'arbustes, pas de corbeilles, mais, çà et là, des touffes de fleurs. Beaucoup d'air, de lumière et de gaieté.

La maison est plutôt petite, mais les pièces sont grandes et les plafonds hauts. Meubles de la fin du Directoire, du Premier Empire et de la Restauration. Sauf deux grands portraits de la mère et de la grand-mère de Mme de Sermaize, par Winterhalter, pas trace de Louis-Philippe, du Second Empire, ni de la Troisième République. Ni calorifère, ni électricité, ni téléphone, ni pétrole. Gaz, lampes à huile (!) et bougies. Du feu de bois. Des fleurs partout.

C'est le jour de Mme de Sermaize. Il est 4 heures. Dans le salon :

Un capitaine d'infanterie qui a la jambe coupée; un sous-lieutenant de dragons qui a le bras en écharpe; un soldat d'infanterie qui a un petit pansement de diachylum à la joue; un artilleur qui paraît indemne. Mme de Rayche, M. d'Horty, la belle Mme Treille et Patapouf, le chien de Mme de Sermaize, un chien hirsute, sans race, affreux et intelligent qui dort roulé en turban devant le feu.

M. d'HORTY, cinquante-huit ans, Solide, bien planté, l'air encore jeune. Un bon chic Second Empire. Élégant sans aucune recherche. Il continue une phrase commencée. — ... et je vous annonce la visite de votre jolie nièce, que je viens de voir chez les Raincy...

M^{me} DE SERMAIZE, soixante-cinq ans. Pas du tout moderne. Simple. Pas de prétention ni d'apprêt. — Quelle jolie nièce?...

M. d'HORTY. — C'est juste!... j'aurais dû dire « la plus jolie de vos nièces »...

M^{me} DE SERMAIZE. — Risetle?...

M. d'HORTY. — Elle-même!... Je l'ai laissée occupée à contempler, avec admiration, un grotesque et magnifique blessé qu'exhibait la vieille Mme du Mourillon...

M^{me} DE SERMAIZE. — Qui a cinq ans de moins que moi!... (Elle rit.)

HORTY. — Il n'y paraît pas!... Enfin, quel que soit son âge, elle a un neveu qui a la tête enveloppée du pansement le plus étrange... (Il rit, Mme de Sermaize le regarde d'un air mécontent.) Oh!... n'allez pas croire, au moins, qu'il s'agit d'un blessé comme ceux-ci... (Il indique les officiers et soldats assis en cercle.) Je ne me permettrais pas, dans ce cas, de plaisanter, je vous le promets!... Mais celui-là, avec son bandage romantique, que traversent, de-ci, de-là, des boucles ridicules, des boucles à la Chateaubriand... vous savez ce que je veux dire?... (Elle fait signe que oui.) m'a l'air d'un numéro pas ordinaire... sans compter que, être le neveu de la mère Mourillon, n'est pas une bien fameuse recommandation...

M^{me} DE SERMAIZE. — Et vous dites que...

HORTY. — Que Mme de Limeuil paraissait le gôber infiniment... comme toutes ces dames, d'ailleurs!... Elle m'a demandé quand je partais : « Je parie que vous allez chez la tante Louise?... » Et, sur ma réponse affirmative, elle m'a crié : « Je vous suis!... »

M^{me} DE RAYCHE, de trente-cinq à soixante ans, on ne sait pas. Ni bien ni mal. Ni intelligente, ni bête. Rosse comme pas une. — Combien y a-t-il de temps que ce pauvre M. de Limeuil est mort?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Mais... (Elle compte.) seize ou dix-sept mois... C'est à Dinant... ou à Charleroi qu'il est tombé frappé d'insolation...

LE DRAGON. — C'est à Dinant... J'étais engagé dans son régiment... Je l'ai vu tomber... Le capitaine de Limeuil est le plus beau soldat, le plus froidement brave que j'aie rencontré depuis le commencement de la guerre... et Dieu sait si j'en ai vu, pourtant!...

M^{me} DE SERMAIZE. — Je suis contente, mon petit Pierre, de vous entendre dire ça... Je le savais, d'ailleurs... Mais figurez-vous que Risetle, sous prétexte...

LA BELLE M^{me} TREILLE, quarante ans, très chic, le comble de la banalité, la diseuse de lieux communs par excellence. — Risetle?... C'est Mme de Limeuil?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Oui!... Elle s'appelle Maurice... C'est long!... Alors, on a d'abord dit « Risetle »... Puis, peu à peu, « Risetle »... Ça va bien à sa fraîcheur...

M^{me} DE RAYCHE. — Et à ses fossettes!... Car elle rit toujours!... C'est vrai!... même depuis la mort de ce pauvre M. de Limeuil, elle ne...

M^{me} DE SERMAIZE, reprenant. — ... Sous prétexte que son mari n'a pas été tué d'une balle ou d'un éclat de mitraille quelconque, elle se refuse à admirer sa mort... ou, du moins, elle ne comprend pas que sa mort est admirable quand même, puisque tous reconnaissent la beauté de son attitude au feu...

LE DRAGON. — Ah! certes, on la reconnaît!... Mais, ma Tante, je vous entends parler avec certitude de la mort du capitaine de Limeuil... On n'a jamais bien su ce...

M^{me} DE SERMAIZE. — C'est une insolation!... C'est sûr!... On nous l'a affirmé!...

LE DRAGON. — Ce n'est pas ça que je voulais dire... Je disais que...

M^{me} DE RAYCHE. — Le noir lui va joliment bien, à Risetle... Elle a tort de ne pas le garder plus longtemps... D'autant plus que c'est un peu court de ne porter du tout noir que pendant...

LA BELLE M^{me} TREILLE, d'un air profond. — Le noir est le fard des blondes!...

Patapouf s'élance vers la porte, en poussant des cris de joie inarticulés et ridicules.

M^{me} DE SERMAIZE, elle montre en riant le chien. — La voilà, Risetle!...

LA VICOMTESSE DE LIMEUIL, dite « Risetle », vingt-huit ans. Exquisement jolie. Bien faite. Des cheveux blonds, des yeux noisette, un teint éblouissant. Des dents de petit chien et des fossettes partout. Chic, élégante, vivante. Un rêve! — Oui!... Me voilà!... (Saluts, poignées de main, etc., etc.)

HORTY, il regarde sa montre. — Déjà!...

RISSETTE. — Quoi, déjà?... Qu'est-ce que ça veut dire, ça?...

HORTY. — Ça veut dire qu'il y a... (Il regarde toujours sa montre.) Voyons?... dix... vingt!... quarante!... qu'il y a trois quarts d'heure que vous m'avez dit : « Je vous suis!... » Et je constate que, étant donné que cette bonne promesse était faite rue de Varenne... vous ne m'avez pas suivi vite... (Gentiment.) Pas trop essoufflée?...

RISSETTE, elle rit. — Vous êtes insupportable!... Vous savez bien que j'écoutais, que je regardais ce héros... (Air stupéfait d'Horty.) Comment?... Vous ne trouvez pas que le comte de Paroly soit un héros?...

HORTY. — Mon Dieu... si... évidemment... Mais alors, dans ce cas, vous me permettrez de vous dire, petite madame, que notre ami Jacques Trèves, ici présent... (Il indique le capitaine à la jambe coupée.) est encore bien plus un héros... et que vous ne lui avez pas seulement fichu un coup d'œil depuis que vous êtes là...

RISSETTE, emballée, à M^{me} de Sermaize. — Figurez-vous, tante Louise, qu'il a été blessé au front...

HORTY. — Non!... à la jambe!... (Il indique le capitaine.) La preuve...

RISSETTE, enthousiaste et agacée. — M. de Paroly, dont je parle, a été blessé au front...

HORTY. — Comme tout le monde!...

RISSETTE. — Non, monsieur... comme un brave!...

HORTY. — Eh bien! mais il me semble qu'un brave ne peut être blessé que là... et, à moins que vous ne préfériez que votre héros n'ait été blessé à la nuque...

RISSETTE. — ?... ?... ?...

HORTY. — La nuque, c'est le contraire du front... (Il indique les blessés.) Voici ceux du front... et c'est nous ceux de la nuque...

RISSETTE, aigre-douce. — Vous avez bien de l'esprit!... (A M^{me} de Sermaize.) D'ailleurs, vous le verrez, tante Louise!... Mme du Mourillon vous l'amènera... Il est splendide! Avec son front superbement bandé, il a une allure, une poésie!...

HORTY, amer. — Une poésie!... Il a l'air d'un insurgé d'opérette...

RISSETTE, continuant. — Ses mèches en révolte...

HORTY, les yeux au ciel. — En révolte!... Tu l'entends, Chateaubriand!... tes bouclettes deviennent des mèches en révolte, à cette heure!... (Risetle lui lance un regard noir.) Oh!... ne me regardez pas avec de petits pistolets d'yeux comme ça!...

M^{me} DE SERMAIZE, qui veut rompre les chiens. — Ecoute ce que nous disait à l'instant Pierre, mon petit... (Elle indique le Dragon.) Il était dans le régiment de ton mari... Il l'a vu tomber!... Il avait été superbe, héroïque pendant ces vingt premiers jours de la guerre... Il est mort au feu...

RISSETTE, sans enthousiasme. — Oui... je sais bien!... Mais il est mort de maladie!... (Mouvement de protestation du Dragon.) Ça n'est pas du tout la même chose!... Et puis... pourquoi me parle-t-on toujours de lui?... (Elle pleure.)

M^{me} DE SERMAIZE. — !... !... !...

TRIBUNAUX

Une infirmière frappée par un soldat

Le soldat Cornu, infirmier à la 22^e section, comparait hier devant le premier conseil de guerre sous l'inculpation d'« outrages et violences à citoyenne chargée d'un ministère public, en service ».

Le 15 décembre dernier, Cornu, ayant injurié Mlle d'H., réfugiée du Nord, infirmière à l'hôpital auxiliaire n° 101, situé avenue de la République, celle-ci avait été obligée de demander le changement du soldat.

Le 1^{er} janvier, l'infirmier, rencontrant Mlle d'H., à la porte de l'office de l'hôpital, lui porta par derrière un coup si violent sur la tête que la jeune fille s'évanouit.

M^e Eugène Philippe, défenseur de l'inculpé, demanda au tribunal de ne pas considérer comme fonctionnaire une infirmière de la Croix-Rouge, nullement revêtue d'une autorité officielle, et que, dans ces conditions, Cornu n'était coupable que de coups à simple citoyenne.

Le conseil de guerre a estimé que les infirmières enrôlées dans des hôpitaux militaires devaient être considérées comme étant chargées d'un ministère public, en service, lorsqu'elles se trouvent dans l'établissement auquel elles sont attachées. En conséquence, l'infirmier Cornu a été condamné à un an de prison.

M. Kuentzmann comparaitra devant le 3^e conseil de guerre

Le Parquet de la Seine, dès le mois d'août dernier, avait chargé M. Pamard, juge d'instruction, d'ouvrir une information contre M. Kuentzmann, président de la Société des Alsaciens-Lorrains, pour infraction à la loi sur la constitution des sociétés. L'enquête judiciaire ayant révélé des faits graves à la charge de M. Kuentzmann, en raison des événements actuels, notamment la fuite de deux Allemands avérés, Spitz et Krall, qui l'assistaient de leurs conseils dans ses fonctions de délégué au bureau central de recrutement pour les engagements des Alsaciens-Lorrains, M. Pamard se désista au profit de la justice militaire qui commit le capitaine rapporteur Bouchardon.

Une nouvelle enquête, confiée au commissaire de la Sûreté générale, M. Dhubert, établit que le président de la Société des Alsaciens-Lorrains avait, à l'aide d'un faux certificat d'origine, attesté que le nommé Bernheim, naturalisé suisse, était originaire des pays annexés. Le capitaine Bouchardon, qui, à ce moment, instruisait la si complexe affaire des réformes frauduleuses, fit remettre le dossier relatif à M. Kuentzmann au capitaine rapporteur Rivière pour suivre l'information ouverte. Le magistrat instructeur délivra un mandat d'amener contre le président de la Société des Alsaciens-Lorrains, en vertu de l'article 5 de la loi de 1836 sur l'espionnage.

Nous croyons savoir que le dossier de mise en accusation va être incessamment transmis au gouvernement militaire. L'inculpé comparaitra très vraisemblablement devant le troisième conseil de guerre dans une quinzaine de jours.

De grands blessés arrivent à Lyon

LYON. — Un train de grands blessés venant d'Allemagne par la Suisse est arrivé à Lyon.

Le général d'Amade a prononcé, devant les blessés réunis dans le grand hall de la gare, une allocution émouvante. « Oh! nos fils retrouvés! », s'écrie-t-il, « quels sentiments inondent vos cœurs? Je les devine : la fierté du devoir accompli, la noblesse du sacrifice, le bonheur de fouler de nouveau ce sol des ancêtres que vous avez si bien défendu ».

Le général d'Amade rend ensuite hommage à la Suisse : « Hier, c'était la Suisse si accueillante et si généreuse, qui a jeté des fleurs sur votre passage comme si le murmure de ses torrents, le charme de ses vallées, la splendeur de ses montagnes ne suffisaient pas à décorer la voie triomphale qui vous ramenait vers la Patrie ».

« Soldats, dit en terminant le général d'Amade, cette réunion est sans doute votre dernière prise d'armes; vous en emporterez, avec les accents de la Marseillaise dont vos oreilles ont été longtemps sevrées, nos vœux les plus chers. Pour moi, je garderai avec gravité et recueillement le souvenir de cette rencontre. Avant de nous séparer, envoyons à ceux qui luttent ce cri que, toutes sanglantes sur le champ de bataille, alors que vos mains défaillantes ne retenaient déjà plus l'arme, vos lèvres proféraient encore : « En avant! Vive la France! »

De chaleureux applaudissements et un cri formidable de : Vive la France! poussé par les rapatriés et par toute l'assistance, saluent les dernières paroles du général d'Amade.

Un impôt sur les œuvres d'art en Allemagne

M. Helfferich a plus d'un tour dans son sac. Il demande au Reichstag d'imposer les œuvres d'art. C'est le meilleur moyen d'empêcher les amateurs d'en acquérir, et le plus sûr moyen de condamner les artistes à mourir de faim; aussi les artistes de Munich ont-ils fait parvenir une protestation en règle au Reichstag, capable, croit-on, de mettre un frein aux fureurs de l'argentier impérial.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER rue de Rivoli 53. Paris.

M. Poincaré inaugure les nouveaux locaux du Foyer du Soldat Belge



Le président de la République (1), accompagné de Mme Poincaré (2), a inauguré, hier après midi, les nouveaux locaux du Foyer du Soldat Belge (section des permissionnaires). Après avoir entendu la *Marseillaise* et la *Brabançonne* chantées par un soldat belge, M. Poincaré a visité les locaux sous la conduite des membres du comité.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — La matinée d'aujourd'hui réunit sur la même affiche les *Virtuosi de Mazarin* avec Mmes Bréval, Campredon, Bugg, Gillis, Montazel, M. R. Plamondon et M. A. Aveline; *Rigoletto*, avec Mlle Yvonne Gall et M. Noé, et *le Chant de la cloche*, redemandé, avec Mlle Lubin et M. Lafitte, qui se fera également entendre dans *Samson et Dalila*, dont le deuxième acte terminera le spectacle. La musique ardente du maître Saint-Saëns sera en outre interprétée par M. Delmas et Mlle Lapeyrette, dont la beauté de voix et de geste font admirablement valoir l'émotion tragique de cette œuvre glorieuse.

A l'Opéra-Comique. — On donnera le 18 février une matinée de gala au bénéfice de la « Chaussure du Réfugié », sous les auspices du comité central franco-belge et sous le patronage de Mmes Louis Barthou, Georges Cain, Henri Lavedan, Heugel, etc., etc., avec un spectacle des plus brillants, interprété par les principales étoiles de la salle Favart. Il se composera de :

1° *Les Soldats de France* (orchestre, clairons et tambours); 2° la répétition générale de *la Charmante Rosalie*, comédie lyrique de MM. Pierre Veber et Henri Hirschmann (Mlle Edmée Favart, M. Jean Périer, Mlle Camilla); 3° le premier acte d'*Aphrodite*, spécialement remonté pour la circonstance (Mlle Marthe Chenal, M. Darmel, Mlle Cléo de Mérode); 4° A-propos par des artistes de la Comédie-Française; 5° le deuxième acte de *la Tosca* (Mlle Mary Garden, M. Jean Périer, etc.); 6° le ballet de *Morouf*, réglé par Mme Mariquita, sera dansé par Mlle Sonia Pavloff, M. Robert Quinault, tous les artistes du corps de ballet et la célèbre troupe des danseurs russes.

L'orchestre, sous la direction de MM. Paul Vidal, Camille Erlanger, Henri Rabaud et Pichéran.

A l'Ambigu. — Ce sont les quatre dernières représentations de *Sherlock Holmes* qui seront données ce soir jeudi samedi et dimanche. *Sherlock Holmes* sera donc joué dimanche pour la dernière fois en matinée et en soirée.

M. Albert Brasseur, Mme Juliette Darcourt et M. Jean Coquelin donneront ensuite une série de représentations. *La Petite Fonctionnaire*, comédie en trois actes de M. Alfred Capus, servira de début à ces représentations.

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — On annonce les trois dernières représentations de *l'Aiglon*, samedi soir et dimanche, matinée et soirée.

La première représentation du *Chemineau* sera irrévocablement fixée au mardi 8, en soirée, avec Mme Marguerite Moréno dans le rôle de Toinette et M. Jean Daragon dans celui du Chemineau.

Chez Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, seizième concert. Au programme :

Ouverture du *Carnaval romain* (Berlioz); *Symphonie inachevée* (Schubert); *Poisonnée-Fantaisie*, op. 61, pour piano seul (Chopin); Mlle Blanche Selva; *Impressions de guerre* (1^{re} audition), poème symphonique (Ph. Gaubert); *Kamarinskaya*, danse nationale russe (Glinka); *Symphonie sur un chant montagnard*, pour piano et orchestre (V. d'Indy); Mlle Blanche Selva; *Mélodies populaires de France* (J. Tiersot); a) la Bergère aux champs (Bourbonnais); b) l'Oiseau dans sa cage (pays basque); c) Berceuse (Bretagne); d) la Mau-mariée (Normandie), chantées par Mme Germaine Lubin; *Rapsodie norvégienne* (E. Lalo).

Le concert sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

Matinée nationale. — Dimanche prochain 5 février, à 3 heures, dans le grand théâtre de la Sorbonne, dix-septième

matinée nationale avec le concours de M. Georges Grand, de la Comédie-Française; Mlle R. Heilbronner, de l'Opéra-Comique; M. Léon Beyle, de l'Opéra-Comique; de Mlle Micheline Kahn, de M. Henri Rabaud et de l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire. Allocution de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui jeudi, à 2 h. 1/2, matinée, *En franchise* ! revue; A l'étage au-dessus; Oh ! pardon ! avec toute la brillante distribution du soir, miss Campton et M. Berthez en tête.

JEUDI 3 FEVRIER

La matinée

Opéra. — A 2 h. 30, spectacle varié.
Comédie-Française. — A 1 h. 30, *le Monde où l'on s'ennuie*.
Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Manon*, *le Tambour*.
Odéon. — A 2 heures, *Phèdre*, *les Fourberies de Scapin*.
Même spectacle que le soir : *Apollo*, 2 h.; *Antoine*, 2 h. 30; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 30; *Capucines*, 2 h. 30; *Châtelet*, 2 h.; *Cluny*, 2 h.; *Déjazet*, 2 h. 30; *Folies-Bergère*, 2 h. 30; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30; *Gymnase*, 2 h. 45; *Palais-Royal*, 2 h. 30; *Porte-Saint-Martin*, 1 h. 45; *Renaissance*, 2 h. 30; *Vaudeville*, 2 h. 30; *Sarah-Bernhardt*, 2 h.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *Joséphine vendue par ses sœurs*.

Vaudeville. — (Voir programme soirée.)

Concerts-Rouge. — A 2 h. 30, musique de chambre.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)
Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *l'Ami des femmes*.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — A 8 heures, *Charles II et Buckingham*.
Ambigu. — A 8 heures, *Sherlock Holmes*.
Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), *la Belle Aventure*.

Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des clovis*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *les Soirs, Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise* ! revue; A l'étage au-dessus; Oh ! pardon !

Châtelet. — Relâche.

Cluny. — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Angotse*, *le Siège de Berlin*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-ocne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit* : J'm'en f...
Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Aiglon*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Fils d'Alsace*.

Variétés. — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Ma Gosse*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et à 8 h. 30, *les Vampires*, 4^e série : *l'Evolution du mort*; *En Lorraine*.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *La Relique du bonheur*; *Rigadin a les pieds sensibles*; *les Mystères*. Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

Une peinture précise, brillante et fine de la vie à Versailles pendant les dernières années du règne de Louis XV a rempli la deuxième leçon du cours sur « Marie-Antoinette » que M. le marquis de Ségur a faite hier à la Société des Conférences. Le succès en a été considérable.

L'éminent historien y a montré, en multipliant les portraits et les anecdotes, ce que furent les années passées par la jeune dauphine à la Cour, années au fond peu heureuses, et donné les détails les plus curieux sur la famille royale et la société aristocratique au milieu de laquelle Marie-Antoinette se trouva jetée.

Cette belle page d'histoire paraîtra in extenso, illustrée, dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assuré le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Demain vendredi 4 février, à 2 h. 1/2 : *Un peuple d'épopées : les Serbes*, conférence par M. F. Funck-Brentano, avec le concours de Mlle O'Brien.

l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, aujourd'hui, à 4 h. 1/4, conférence de M. Henri Lorin : *la Question d'Orient*.

Aujourd'hui, à 4 h. 1/2, à la mairie du neuvième arrondissement, rue Drouot, conférence des Amis de Paris par M. Léon Maillard : *Paris port de mer*. Projections.

Communiqués

M. Tiltoni à Nice et à Monaco. — A l'occasion des manifestations franco-italiennes qui auront lieu les 20, 21 et 22 février, en l'honneur de M. Tiltoni, manifestation ayant la signification de sceller les rapports entre les deux grandes sœurs latines, d'un côté, et entre celles-ci et les nations alliées et neutres, de l'autre, les représentants de toute la presse amie seront invités à y prendre part.

Le préfet des Alpes-Maritimes, le très sympathique M. de Joly, offrira à nos collègues un grand thé dans les salons de la préfecture.

La municipalité de Nice leur offrira une coupe de champagne et la commission de la presse, tout en se chargeant du logement, organise un dîner en leur honneur.

Cette commission est présidée par le président de la presse locale.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



LE GOUT

Comme un grand coup de vent, Flo entre dans mon salon.

Florence Sorbeck est une amie charmante qui a dû quitter, au commencement de la guerre, sa jolie maison familiale de Roubaix pour fuir à Paris, où elle a quelques parents.

Son mari est à la guerre.

Très riche, un peu désœuvrée, Flo, qui adore Paris, est en train d'installer un superbe appartement qu'elle vient de louer pas très loin de chez moi. Comme Flo est en courses du matin au soir pour cette installation, je ne suis qu'à demi surprise de la voir apparaître très avant l'heure du thé, où elle a l'habitude d'arriver toujours en retard.

Blonde, jolie de fraîcheur et de jeunesse, sa figure, aujourd'hui, rayonne d'une grande allégresse.

En trombe, elle se précipite pour m'embrasser :

— Ma chérie, je suis folle de bonheur ! Mon mari arrive demain ! Demain... vous entendez ! Il a six jours de permission !

— Comme vous devez être heureuse !

— Oui, et j'espère qu'il est heureux, lui aussi, de me revoir ; mais, croiriez-vous qu'il a osé m'écrire que sa joie est doublée parce qu'il va retrouver enfin son Paris pour quelques jours !

— Mais c'est tout naturel ; il est presque Parisien et ce sera charmant pour lui de sortir un peu avec vous.

— Je pense, en effet, que nous sortirons beaucoup ; nous ne sommes pas encore installés, et ce sera très amusant de manger dehors. Vous savez, Miché, que je veux me faire très belle, très chic pour lui.

— Coquette !

— Ce n'est pas un reproche au moins ?

— Oh ! pas du tout, ma chérie ! Vous avez tout à fait raison ! Faites-vous très séduisante, très élégante, votre cher mari en sera ravi.

— J'y suis toute décidée, et savez-vous ce que je mettrai pour notre premier dîner au restau-



rant ? Devinez ? Je mettrai ma robe neuve de chez Alice.

— La robe bleu-paon ?

— Oui, vous savez bien, avec sa jupe très courte, très... envolée, et la blouse de mousseline, très « à lair », avec un simple ruban cerise en transparent en dessous...

— Je me souviens très bien.

— Et avec cela, ma chérie, je planterai sur ma tête, un peu de travers, mon délicieux toquet avec son nuage de tulle si haut, si haut... mais si al-luré !... Ne serai-je pas épataante de chic ?

Je réprimai un petit mouvement de surprise. Un instant je me demandai si j'allais dire à Florence toute ma pensée. Allait-elle comprendre ? Je m'y décidai cependant et je lui dis nettement :

— Non, petite Flo ! Vous serez peut-être épataante, comme vous dites, mais vous ne serez pas chic !

— Je ne serai pas chic, moi, avec cette robe de chez Alice ! Et pourquoi donc, Miché ?

— Parce que vous ne serez pas dans la note, parce que votre toilette est trop... excessive, et que porter cette robe, en ce moment, serait presque un manque de goût.

Le joli visage, tout à l'heure si rayonnant, s'éteint peu à peu ; Flo, plus calme, rapproche son fauteuil du mien, et, très inquiète :

— Un manque de goût, Miché, je ne comprends pas bien ?

— Vous allez comprendre tout de suite. Il ne faut pas oublier, ma chère petite Flo, que le monde entier a les yeux sur les femmes françaises, et plus que jamais, dans les moments terribles que nous traversons. Cette attention, qu'on porte sur nous, est plutôt un hommage ; mais nous devons le mériter ; nous devons conserver notre bon renom de grâce, de charme et de bon goût. Vous entendez, petite Flo, de bon goût ! Le bon goût, tout est là ! On peut être très chic, très élégante et rester, cependant, de bon goût. Avant la guerre, la mode, vous le savez, était arrivée à un paroxysme à une exagération très regrettable. Eh bien ! Flo chérie, il faut réagir ! Sentez-vous que votre robe bleue détonnerait aux yeux de votre mari ? Il serait surpris... mais serait-il charmé ? Pensez un peu d'où il arrive, ce qu'il quitte, ce qu'il a vu : les beaux gestes, les grands dévouements, les grandes souffrances...

— C'est vrai... ma petite robe courte est absolument idiote... elle serait même ridicule...

— C'est le moment moins que jamais d'être excentrique ! Pas de couleurs crues ! Pas d'oppositions voyantes ! Pas trop de broderies, d'accessoires, de prétendus enjolivements qui ne sont que des surcharges !

— Oui !... oui !... Et vous venez, Miché, de me sauver d'une grande erreur. Je mettrai ma robe verte.

— De celle-là, je n'ai rien à dire. Elle est délicieuse, votre robe verte, et d'un goût parfait, et pleine de grâce : votre mari en sera charmé, et vous-même, Flo, vous vous sentirez plus dans la note... plus dans l'atmosphère du moment.

— Comme c'est juste ! et comme je vous remercie, grande amie ! Quelle maladresse j'allais commettre sans vous ! Je comprends, je comprends maintenant. Toute à ma joie, je m'embalais sans réfléchir... Ah ! comme vous m'êtes précieuse ! Je vais avoir tant besoin de vos conseils !

— Je vous donnerai tous ceux que vous me demanderez, et c'est moi qui serai heureuse, Flo, si je peux vous être utile un tout petit peu !

— Ah ! me dit Florence en m'embrassant, comment, maintenant, me passerais-je de vous ? Ce qui me manque c'est le sens de certaines nuances... et je devine que ces nuances sont tout !...

Florence avait raison. La vraie élégance tient à d'imperceptibles nuances. Mais les natures délicates et fines en acquièrent rapidement la science, et ma chère et jolli Flo la possédera vite tout entière.

Michéle de Nicet.

Mme Michéle de Nicet se tient à la disposition de ses lectrices pour les renseigner sur toutes les questions féminines qui les intéressent. Ecrire au journal *Excelsior*, en joignant un timbre pour la réponse.

QUELQUES CONSEILS

Hygiène, beauté, santé

C'est la saison des violettes. Si vous voulez avoir une peau douce et souple, versez chaque matin sur un bouquet de violettes fraîches (enlever les tiges) un demi-verre de lait bouillant. Quand le lait est tiède, lotionnez-vous-en le visage avec un petit tampon d'ouate, et vous ne craignez plus le hâle.

Cuisine

Petites galettes sablées

250 grammes de farine.
125 grammes de sucre en poudre.
125 grammes de beurre.
Un œuf.
Une cuillerée d'eau froide.
Travailler le tout.
Laisser reposer une heure.
Remplir de petits moules à galettes.
Laisser au four quarante minutes.

M. DE C.

Tout de même...

Ses 9 jours achevés, Monsieur a rangé sa tenue militaire dans l'armoire. Elle ne lui servira plus, sans doute, mais il y tient, et puis, sait-on jamais ?...

Un jour, il trouve à sa place le manteau d'hiver de sa femme. Il entre dans le cabinet de toilette :

— Mon uniforme ? Où est mon uniforme ?

— Rangé dans la grande malle.

— Il ne tenait pas tant de place. Là, au moins, je le surveillais...

Elle sourit : « Il ne sortira pas tout seul ! »

— On n'avait qu'à le laisser là où je l'avais mis.

— Il est beaucoup mieux dans la malle. Je l'ai brossé moi-même, j'ai enlevé les taches (les mites commencent toujours à ronger sur les taches), puis, par acquit de conscience, je l'ai bourré de naphthaline.

L'incident clos, Madame ne pense plus à l'uniforme. Monsieur, lui, ne l'oublie pas.

— Tu as regardé mon uniforme ? Il n'a rien ?

— Il est avec ma robe de velours et mon manteau ouatiné. Vraiment, on croirait que tu n'as que ça à te mettre !

Un jour, partant en vacances, on a eu besoin de la grande malle. Aussitôt, Monsieur s'est ému :

— Mon uniforme ?

— Dans le panier d'osier, avec les coussins du divan.

Ce second voisinage le rassure moins ; cependant, il l'accepte. Puis, le panier d'osier appelé à des destinées nouvelles, l'uniforme a rejoint dans la valise de cuir les dentelles dépareillées.

Enfin, car il est ridicule d'immobiliser une valise pour un vêtement inutile, on finit par le serrer dans un carton, dans la chambre de la bonne. Le 2 août 1914 l'y trouve. Au milieu de l'enthousiasme de la guerre, Monsieur (qui rejoint seulement le 17^e jour de la mobilisation) pense à lui. On descend le carton ; il l'ouvre. Les journaux ont jauni et l'on y voit de larges déchirures. Avec fièvre Monsieur déplie le pantalon. Horreur ! De place en place des trous de mites l'ont piqué. Sur la tunique d'impalpables mèches, fragiles



comme des toiles d'araignée, marquent le chemin du désastre.

— Là ! Tu vois ! Je suis joli maintenant !

Madame a pris l'uniforme et l'inspecte :

— Ce n'est rien... Et puis, de toutes façons il t'en aurait fallu un autre ; celui-ci est beaucoup trop étroit.

— TROP étroit ?...

Monsieur passe le pantalon, la tunique, et se cambre : « TROP étroit ? ! » Madame doit s'incliner.

— C'est vrai... Mais tu peux fort bien le porter ainsi, en attendant.

Le soir même, Monsieur commande une tenue complète — que le tailleur ne pourra pas lui livrer avant deux semaines — mais en même temps il endosse la vieille : tout, plutôt qu'être en civil dans un moment pareil. Des jours et des jours, il se promène vêtu de sa vieille tunique, de son vieux pantalon, qu'un impeccable coup de fer attriste encore. Déjà apparaissent sur le boulevard les nouveaux uniformes « bleu capote ». Monsieur les regarde, rageur, et chaque fois qu'il en croise un, a une petite toux sèche. Alors, Madame les regarde à son tour, regarde son mari, et souriant comme à un rêve qui s'en va, soupire :

— Tout de même, ce que ta tunique noire avec le col rouge et les boutons d'or était plus jolie !...

Maurice Level

Les pages de Madame

La Semaine Élegante



Pour nos fillettes

Avant d'être coquette pour elle-même une maman l'est toujours pour ses petits. Au début de février beaucoup d'entre nous ne songent point encore à leurs costumes de printemps, mais l'on pense déjà comment il faudra, dès les premières journées ensoleillées, habiller nos fillettes, petites et grandes. Ces demoiselles sont moins vêtues, comme leurs mères, qu'à l'époque toute proche où nous portons des robes étroites. Leurs jupes, comme les nôtres, prennent bien de l'ampleur, mais elles sont modérées et peu garnies. Rien n'est plus laid, du reste, que tous les volants, les bouillonnés, les ruches ou les plissés qui coupent la ligne courte et la silhouette encore imprécise d'une fillette trop potelée ou trop gracile. Plus un enfant est habillé simplement, mieux il est; le chic réside dans la recherche d'un détail amusant, dans l'opposition de coloris harmonieux et dans le souci d'une ligne heureuse et non pas dans la surcharge d'ornements trop riches et trop vieux.

Voici au haut de la page une série de chapeaux qui pourront convenir à toutes les fillettes de trois à douze ans, sauf le second, qui ne s'aurait pas à une toute petite.

Le premier est une petite cloche de picot d'Italie, teinte naturelle, en partie cachée par un fond mou en taffetas du même ton; un ruban vieillot à picot semble enroulé au hasard et fixé par de minuscules bouquets de fleurettes. N'est-elle point extrêmement chic cette capeline très « Malheurs de Sophie », en manille vieux bleu, nouée d'un ruban écossais jaune et bleu traversant la passe et formant brides avec gros choux sur les oreilles?... Le troisième est une charlotte de taffetas violet cerclée de volants découpés à l'emporte-pièce; un étroit velours du même ton, piqué irrégulièrement de marguerites, semble retenir l'ampleur des volants. La petite frimousse qui vient ensuite est coiffée d'une cloche à bord roulé en paille anglaise cerise recouverte d'une sorte de bonnet de dentelle jaunée avec volant plissé, cachant presque complètement la paille, et jarretière de taffetas cerise fermée devant. Enfin voici



pour finir un bonichon de taffetas changeant à bord retourné, cerclé de petits velours noirs avec brides également en velours, qu'égayent des bouquets vieillots. La coiffure reste pour presque toutes avec cheveux assez courts, bouclés ou non, mais on ne voit plus de fillettes avec de longs cheveux flottants ou nattés.

Les tout-petits sont toujours presque uniformément vêtus de blanc et surtout de lingerie. Le gros poupon croqué au milieu de ses joujoux porte une robe de tulle soutaché et brodé, simplement froncée autour du cou; une collerette assez ample et une petite charlotte également soutachée font à la figure joufflue du bébé un cadre frais et mousseux. Un autre tout-petit encore, celui au bas de la page à gauche, porte un manteau de bengaline « ciel » tout garni de grosses ganses et de boutons de passementerie de même teinte et un bonnet assorti à passe de venise. Voici ensuite une gentille robe qui, pour être croquée chez le bon faiseur, n'en est pas moins d'ampleur très modérée. C'est une jupe de drap sable et une petite veste jockey de drap cerise avec col et revers sable et boutons d'argent. Une toque de taffetas noir avec bord coulissé complète l'ensemble. Le manteau cloche en ratine verte, que porte sa petite voisine, rappelle, en plus exagéré, les manteaux que nous portons. Il est extrêmement pratique et son ampleur permettra de le porter longtemps; il ne comporte point d'autre garniture que des boutons d'or et de grosses piqûres.

La petite bonne femme vue de dos porte une robe de lainage à carreaux noirs et blancs, et un petit paletot élargi par un éventail de plis en homespun vieux bleu, garni de tissu quadrillé. Voici enfin pour finir une robe plus habillée. C'est une jupe à corselet en crépon bis garnie de rubans bleu faïence avec bretelles de même ruban fixées par des bouquets rococo. La blouse et la charlotte sont en tulle et garnies d'irlande et de soutaches. L'ensemble est très élégant et très facile à exécuter. Du reste les mamans déploient des prodiges d'habileté pour pomponner leurs filles, et celles-ci, prématurément coquettes, se laissent faire très docilement...

Jeanne Farmant.



BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Le capitaine Henri Thurninger, du ... territorial, vient d'être cité à l'ordre du jour : « Pour sa courageuse conduite lors des attaques autour de Douai et au cours desquelles il fut grièvement blessé. Aussitôt à peu près guéri, a repris son service. »

BIENFAISANCE

— Une petite députation, composée de Mmes Klobukowski, Jules Siegfried, René Viviani et Adolphe Brisson, est allée remettre à S. M. la reine des Belges un coffret artistique contenant le produit d'une souscription ouverte pour les œuvres de la souveraine. La reine Elisabeth accueillit les dames déléguées avec beaucoup d'affabilité et leur témoigna toute sa reconnaissance.

MARIAGES

Le mariage de M. André d'Urville, faisant fonctions de médecin auxiliaire, décoré de la croix de guerre, cité deux fois à l'ordre du jour, avec Mlle Maria Heyd, a été célébré le 18 janvier, dans l'intimité.

— Nous apprenons les fiançailles de M. Louis Fromage, inspecteur des finances, lieutenant au 13^e d'artillerie, avec Mlle Geneviève Cheysson, fille du regretté membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur et de Madame, née Bonmart.

— Le mariage du capitaine Marchand, du 41^e régiment d'infanterie, fils du général de division, membre du Conseil d'ordre de la Légion d'honneur, et de Mme Marchand, avec Mlle Renée Danjou, vient d'être béni en l'église de Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle.

NAISSANCES

— Mme Jean Jamain a heureusement mis au monde une fille qui a reçu le prénom d'Aliette.

— Mme de Pompelonne, femme du lieutenant, est mère d'une fille : Marguerite.

— La comtesse Jacques de Giron, née de Pons, a donné le jour à une fille, qui a reçu le prénom de Simone.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Joseph Fabre, ancien député et ancien sénateur de l'Aveyron, décédé à Cannes, âgé de 72 ans;

Du poète et écrivain charentais Georges Boutelleau, décédé à Royan, à 69 ans, beau-père de M. Gabriel Trarieux;

De la comtesse de Chamberet, veuve du comte de Chamberet, conseiller référendaire à la Cour des comptes, décédée à Périgueux;

De Mme veuve Joly, belle-mère de M. Henri Desvignes;

De Mme la vicomtesse de Fromessent, née de Villiers de la Noue;

De M. J. Garcin, le vétérinaire bien connu;

De Mme veuve Jagerschmidt, née Cardine-Marie Villard, décédée à 90 ans, en son domicile, 79, rue Joffroy, mère de M. Henri Jagerschmidt, conseiller d'Etat;

De Mlle Denise-Claire-Henriette Lameille, infirmière volontaire à l'hôpital militaire n° 6 bis, décorée de la médaille d'honneur des épidémies, décédée à Rouen;

De M. Guillaume Gaubert, décédé à 86 ans;

De Mme Loubère Masson de Longpré, veuve du colonel gouverneur de la Guyane;

De Mme Henry Durangel, veuve de l'ancien conseiller d'Etat, directeur des affaires départementales au ministère de l'Intérieur;

Du marquis de Saqui-Sannes, ancien sous-préfet du Second Empire, décédé à Avignon, âgé de quatre-vingts ans;

De M. Pierre Gourdin, fils de M. et Mme Emile Gourdin, décédé à Amiens;

De Mme Paul de Calbiac, née Amélie-Marguerite de Teyssière, décédée à Belle-Assise-Carbonblanc (Gironde);

De M. Edmond Foulc, le collectionneur bien connu, décédé à quatre-vingt-huit ans, à Paris;

Du colonel The Hon. Edward Stuart Saint-Aubyn, frère de Mme Ernest Mallet, qui se trouvait à bord de la Persia, torpillée le 31 décembre 1915;

Du docteur Garrau de Bolzan, officier de l'Instruction publique, ancien maire d'Augé, décédé en son château de Champmargon (Deux-Sèvres).

UN AN DE GUERRE ILLUSTRÉE

Si vous voulez avoir sur les préliminaires, les événements de la campagne et les mesures de défense nationale la documentation la plus complètement illustrée, la plus exacte, procurez-vous, pour 25 francs, la collection d'Excelsior. Ecrire pour détails à Excelsior, 88, Champs-Élysées.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 3 FÉVRIER 1916

(35)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XV

Au pilori!

(Suite)

Ses lèvres pâles avaient nettement articulé ces mots :

— Vous emploierez la force, Nobody, s'il le faut ! Je ne vous suivrai pas de bonne grâce !

Et c'avait été, en effet, une lutte horrible, une lutte abominable, écœurante, basse, vile...

Nobody s'était précipité sur cette femme...

Il lui avait ligoté les poignets, il l'avait emportée dans ses bras robustes, il l'avait jetée dans son appareil, attachée aux montants du fuselage...

Nobody ne pouvait pas hésiter !

Il faisait son devoir de soldat, et ce soldat refusait de se souvenir du cœur amoureux qui battait dans sa poitrine !

Vol fantastique, que ce vol dans la nuit tombante !

Comme Josette souffrait !... D'abord, elle avait éprouvé l'angoisse physique d'un vertige abomi-

La Bourse de Paris

DU 2 FÉVRIER 1916

Les meilleures dispositions qui s'étaient manifestées déjà hier ne se sont point démenties aujourd'hui, et c'est la fermeté qui domine dans l'ensemble des compartiments. Nos rentes reproduisent leur clôture de la veille : le 3 0/0 perpétuel à 61, le 5 0/0 nouveau à 87,95. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure, à la suite de sa vive reprise des séances précédentes, se consolide à 88,75 ; aux Russes, le 1906 se négocie à 86, le 1914 à 82,25.

Les établissements de crédit sont calmes ; seule la Banque de France s'inscrit à 4.500, en nouvelle et légère reprise.

Du côté des grands Chemins, le P.-L.-M. s'établit à 935, l'Ouest à 685.

Le Rio se représente à 1.600 au comptant et 1.590 à terme.

En banque, la Toulou se raffermi à 980. Caoutchoutières résistantes.

COURS DES CHANGES

Londres, 38,21 ; Suisse, 112 1/2 ; Amsterdam, 250 ; Pétrograd, 173 1/2 ; New-York, 591 1/2 ; Italie, 87 1/2 ; Barcelone, 559 1/2.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior. Demander conditions spéciales à ses bureaux.

ECLAT DES YEUX

par le

Il intrigue souvent les personnes qui en admirent l'effet sans connaître le produit qui l'a causé.

Inoffensif. Fait disparaître taches et rougeurs de l'œil.

Flacon d'essai, franco, contre mandat : 2 fr. 50.

PARFUMERIE DE L'EDEN, 37, passage Jouffroy, Paris.

LA PHARMACIE LA NUIT

On nous informe que la Pharmacie des Boulevards, rue Montmartre (angle du boulevard), a repris son service interrompu par la mobilisation et reste ouverte toute la nuit.

NOS VOYAGES

accompagnés

L'HIVER AU SOLEIL

COTE-D'AZUR, CEN RE, SUD DE LA FRANCE

Départs le 15 février. — SÉJOUR A NICE

Prix du voyage, tous frais compris : chemin de fer, hôtels, repas avec vins, pourboires, autos, trams, voitures, etc., pendant 14 jours : 335 francs en 2^e classe.

Billets valables 45 jours.

Envoi du programme sur demande contre 0 fr. 10 adressé à M. Gallandat, du SERVICE DES EXCURSIONS,

84, RUE LAFAYETTE, PARIS.

LES G. V. C. SUR LE RESEAU P.-L.-M.

Tous les G. V. C. de France voudront lire et posséder le luxueux Agenda P.-L.-M. 1915-1916 qui vient de paraître. Ils y trouveront en effet, au milieu de vingt autres textes documentaires, descriptifs ou humoristiques, un pittoresque article de Georges Rozet, spirituellement illustré par Ricardo Florès, sur la vie et les mœurs des garde-voles, ces braves « dépoils de l'arrière ».

Rappelons que l'Agenda P.-L.-M. est vendu 1 fr. 50 :

A l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris ; à la gare de Paris-Lyon (bureau de renseignements et bibliothèques), dans les bureaux-succursales et bibliothèques des gares du réseau ; au rayon de la papeterie des grands magasins du Bon Marché, du Printemps, les Galeries Lafayette, des Trois-Quartiers, etc., à Paris.

L'Agenda P.-L.-M. est aussi envoyé à domicile sur demande adressée au service de la publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. 25 (mandat poste ou timbres) pour les envois à destination de la France, et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Création d'un train tardif de soirée sur la banlieue de Paris. — En vue de permettre aux voyageurs de banlieue de passer la soirée à Paris et de rentrer chez eux le plus tard possible, la Compagnie d'Orléans a mis en marche, à titre d'essai, un train partant à minuit de Paris (gare du Quai d'Orsay) pour Juvisy.

Ce train dessert toutes les stations, à l'exclusion d'Orléans-Centre, et arrive à Juvisy à minuit 44.

"RAMBAUD" SA POUDRE

10 Nuances DE RIZ sans Bismuth

La Boite 3', 1/2 B' 3' - 8, Rue S'-Florentin, Paris.

et duvet détruite radicalement
la DREME ÉPILATOIRE POILS
Effet garanti. Le flacon 4 francs 75
DULAC, Chimiste, 14, RUE LÉPIC, PARIS

POILS

LAINES PEIGNÉES

Stock important. Prix réduits.

PLANQUE, 7, rue Laffitte, Paris.

Pour avoir
qualité et quantité
exigez

les plats cuisinés
et les mets froids

Amieux-frères

PORTANT LA DEVISE : TOUJOURS
A
MIEUX

en boîtes de 125 gr.,
250 gr. et 500 gr.

POUR NOS POILUS

TOUS ARTICLES POUR MILITAIRES

LAMPES de Poche : Ampoules, Boîtiers et Piles

CARTES Postales et Albums vues de guerre et bromure couleurs

Papier à lettres en pochettes, en ramettes, en boîtes. Enveloppes, Blocs cartes-lettres. — Pipes, Baguettes, Portemonnaies, Portefeuilles, Couteaux, etc. **APPAREILS PHOTO.**

Demandez CATALOGUE ILLUSTRÉ gratis
PIAT'S, 17, r. d'Enghien, Paris

nable... Puis elle avait pensé que la mort serait une délivrance...

Maintenant, elle ne vivait plus que d'une souffrance sans cesse renouvelée, lancinante, perpétuelle :

— Il ne m'aime plus !... Il ne m'aime plus !...

Mais l'aimait-elle donc, elle, cette étrange femme, l'aimait-elle donc, ce Nobody, qui, si justement allait la mettre hors d'état de nuire, allait la livrer ?

Nobody eût frémi s'il avait pu lire dans le cœur de la jeune femme, s'il avait pu connaître les pensées de Josette. Elle songeait :

— Il ne m'aime plus, mais je l'aime !... Je l'aime toujours ! pour toujours !...

Oui, elle chérissait tendrement Nobody, l'énigmatique jeune fille.

Oui, elle avait été sincère, lorsqu'elle lui avait crié, dans un aveu qu'il n'avait pas cru :

— Tu es mon seul amour ! le seul amour que je puisse vouloir !

Et cependant que ne semblait-elle pas avoir fait ?

Et puis, quel était ce secret, ce secret abominable, sans doute, auquel elle avait fait allusion, et qu'elle n'avait pas voulu livrer ?

Josette, frissonnante d'une fièvre de désespoir, cublait le vertige de la course, l'abîme du vide, happant l'aéroplane en de brusques chutes que Nobody avait peine à suspendre ; elle oubliait le danger, elle oubliait sa peur, elle songeait :

— Le hasard a voulu que cette lettre abominable lui tombât dans les mains, cette lettre dont je ne peux pas, dont je ne dois pas lui expliquer les termes...

Et elle se répétait :

— Il ne m'aime plus !... Il ne peut plus m'aimer !...

Ah ! la désespérance profonde, cruelle, que mettait dans son cœur cette certitude de la haine de Nobody !...

Hélas ! elle se rendait bien compte que tout la condamnait !

Pourrait-elle prouver son innocence à des juges, elle qui n'avait pu convaincre son fiancé ?...

— Il me faudrait parler ! soupira Josette, et je ne peux pas parler !...

Alors, elle se tordit sous ses liens...

Vraiment, pour s'être tenue si impassible sous les reproches, sous les insultes de Nobody, Josette avait fait preuve d'une énergie suprême...

Mais voilà que cette énergie l'abandonnait...

Tandis que l'aéroplane volait dans la nuit, tandis que sa course se faisait de plus en plus vive, Josette avait l'impression que son fiancé l'emmenait vers trop d'obscurité, vers trop de ténèbres, vers trop de noir — de ce noir qui tombe comme une cendre sur les cœurs qui n'ont plus le droit d'aimer...

Ses lèvres se desserrèrent, Josette murmura soudain :

— Je veux mourir !...

Certes, Nobody, enflé de souffrance, lui aussi, ne se doutait point du drame qui allait se jouer derrière lui...

Maintenant, Josette avait un peu retrouvé de son calme.

Maintenant, elle se forçait à réfléchir, froidement, en faisant appel à toutes les ressources de son intelligence surexcitée.

Elle aimait, et on ne l'aimait plus !... On l'accusait d'affreuses choses... et elle ne les avait point commises !... On l'accusait — et elle ne voulait pas se défendre !

Un secret sacré murait ses lèvres...

Eh bien ! elle allait mourir, désertant la lutte,

Les déplumés

Les médecins ont depuis longtemps constaté que presque tous les chauves sont rhumatisants, et que le peu de cheveux qui leur restent — et qu'ils « ramènent » avec une coquetterie attendrissante — sont secs, raides et cassants, comme s'ils étaient incrustés de sels minéraux.

L'explication la plus plausible, pour ne pas dire la seule logique, c'est que la diathèse rhumatismale, l'arthritisme, en perturbant les humeurs, gêne la nutrition normale du cheveu, affaiblit sa vitalité et finit par provoquer sa chute. Au demeurant, l'analyse des urines confirme cette hypothèse, puisque, neuf fois sur dix, elle atteste l'hyperacidité du sang des chauves. Un sol empoisonné ne peut nécessairement donner qu'une végétation appauvrie.

Le sang des arthritiques est saturé de toxines, de produits chlorurés, de phosphates inassimilés : il est saturé surtout — et c'est là sa caractéristique essentielle — d'urates et d'acide urique. Voilà pourquoi leurs dents, ébranlées par la gingivite expulsive, se déchaussent et tombent ; voilà pourquoi leurs artères durcissent, au point de distendre la peau, particulièrement vers les tempes ; voilà pourquoi leur crâne se dégarnit. D'une part, en effet, le poil, plongeant dans un tégument imprégné d'acide urique, se nourrit mal, se charge de sels encombrants et s'étiole ; d'autre part, le cuir chevelu, irrité par le poison, s'enflamme et réagit en sécrétant un excès de sébum, lequel s'accumule, sous forme de pellicules grasses, autour de la racine des cheveux, dont il paralyse le développement.

Si, par les temps qui courent, il y a tant de chauves, c'est parce que, comme le dit le professeur Légerot, « notre siècle est le siècle de l'acide urique ». Il en fut toujours de même aux époques de civilisation intensive. A Athènes et à Rome, les excès de table et le surmenage nerveux se soldaient également déjà par l'arthritisme et... la calvitie. Dans n'importe quel pays et dans n'importe quel temps, quiconque fabrique de l'acide urique plus que son compte — et ce compte ne saurait dépasser de 50 centigr. à 1 gramme par jour — doit en subir les conséquences. J'entends d'ici les malins :

« Mais alors, si la calvitie est une manifestation de l'arthritisme due à l'uricémie, le meilleur remède contre la chute des cheveux serait donc l'Urodonal ? »

Ce n'est pas moi qui vous l'aurai dit. Et j'ai la double approbation du docteur Légerot, professeur de physiologie à l'Ecole supérieure des Sciences d'Alger, et du docteur E. Ducroux, directeur du Sanatorium de Taxil. Ces deux maîtres — le premier dans sa *Pharmacodynamie de l'Urodonal*, le second dans son mémoire sur le « Traitement de l'alopecie prématurée » — recommandent expressément la cure d'Urodonal, sans préjudice, bien entendu, de la thérapeutique locale et de l'hygiène spéciale de la chevelure.

L'Urodonal, cela va de soi, ne fait pas repousser les cheveux : on ne ressuscite pas les morts. Mais il en ralentit ou en arrête la chute. Par cela seul, en effet, que l'Urodonal dissout l'acide urique, « comme l'eau chaude dissout le sucre », dépure le sang et rectifie les humeurs, il empêche tout à la fois le cheveu de devenir cassant et l'épiderme de sécréter du sébum en excès. Les deux facteurs effaçants de la calvitie ayant ainsi disparu, il y a toutes les chances pour que la calvitie demeure à l'état de menace. N'est-ce pas ce qu'il fallait démontrer ?

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve l'Urodonal dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : Gare Nord et Est). Le flacon, franco, 6 fr. 50 ; les 3 flacons (cure intégrale), franco, 18 francs. Etranger, franco, 7 et 20 francs. Envoi sur de front.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

mais prouver encore qu'elle était brave et qu'elle préférerait l'anéantissement au déshonneur...

Mais comment pourrait-elle se jeter dans les bras de cette mort qu'elle appelait maintenant comme une amie ?

Assurément, lorsque Nobody l'aurait livrée au conseil de guerre, des mesures seraient prises, on la garderait sévèrement, on l'empêcherait d'avoir un geste suprême...

Devait-elle donc mourir avant que l'aéroplane n'eût atterri, avant qu'elle ne fût devenue la prisonnière qui ne peut plus rien tenter ?...

Mais, prisonnière, elle l'était déjà !

Les cordes qui serraient ses poignets, qui la liaient aux haubans de cet appareil, lui interdisaient tout mouvement...

Affreuse chose, en vérité, que le calme suprême de cette femme, emportée maintenant dans la nuit obscure sur cet aéroplane rapide, de cette femme qui adorait son ravisseur, et qui calculait les moyens de se tuer !...

Que faire ? Que tenter ?

Un sourire douloureux distendit soudain les lèvres de Josette...

— Ah ! je triompherai ! murmurait-elle. Je triompherai quand même !...

Qu'avait-elle donc découvert ?... Qu'avait-elle donc imaginé ?

Ce que décidait Josette était, en vérité, abominable, demandait, pour être accompli, un courage surhumain...

Tout près d'elle, le long de ces haubans contre lesquels Nobody avait attaché ses poignets, courait la tuyauterie de la machinerie...

Habile chauffeuse, Josette n'avait point grand mal à reconnaître certains détails du mécanisme.

Ce tube, qui se trouvait de l'autre côté du hauban, ne servait-il pas à l'échappement des gaz ex-

plosés, que le moteur renvoyait dans l'espace ?... Ce tube n'était-il pas rouge à blanc ?

— Je vais me brûler, murmurait Josette, mais je brûlerai mes liens... et je serai libre !...

Alors, patiemment, en dépit des souffrances et des écorchures abominables qu'elle se faisait, la vendeuse des « Ateliers du Caprice » tentait l'affreuse manœuvre...

Elle parvenait à faire tourner les cordes qui ligotaient ses poignets délicats...

Elle parvenait à les appuyer contre le tuyau d'échappement rouge à blanc...

Ah ! sans doute elle se brûlait affreusement, la pauvre Josette !

Mais cela ne l'empêchait point de pousser un cri de triomphe :

Les cordes, roussies, venaient d'éclater sous son effort. Elle avait les mains libres ! Elle pouvait, maintenant, se délier complètement !

Mais que prétendait-elle donc faire ?

Cramponnée au fragile fuselage, penchée en avant, narguant le vertige, elle semblait adresser une muette prière, une fervente invocation, au pilote, à Nobody, qui, affairé à sa manœuvre, était loin de soupçonner l'attitude de sa prisonnière...

Magnétique est le regard, cependant...

Soudain, Nobody tournait la tête...

Un cri lui échappa...

Oh ! les yeux bleus de Josette, ces yeux infiniment vastes, ces yeux où, jadis, il avait tant aimé chercher les paroles d'avenir que chuchotaient les pensées amoureuses !

Comme ils étaient sombres, comme ils étaient terribles, en cette minute !

Il hurla, il râla d'un ton d'épouvante :

— Josette !... Josette !...

Puis il se tut, farouche, cramponné à ses com-

mandes, redressant l'appareil d'un coup de barre affolé.

Josette s'était soudain penchée sur lui, plus encore...

Elle l'avait effleuré de ses lèvres brûlantes de fièvre...

Il avait entendu, il avait deviné qu'elle lui disait :

— Adieu !... Je t'ai toujours aimé ! Je t'aime toujours !...

Et c'était été la chose abominable :

Il n'avait pas eu le temps d'intervenir, il n'avait rien pu contre l'inévitable, contre l'irréparable...

Souriante, le regardant toujours, Josette s'était jetée dans le vide !

Il avait l'affolante vision de son corps tournoyant dans l'abîme, puis disparaissant dans les brumes traînant à ras du sol...

— La malheureuse ! la malheureuse !...

Il laissa tomber son appareil. Il ne descendit pas, il fonda vers le sol...

Mais, tandis qu'à une allure de vertige il croulait ainsi, se jetant, lui aussi, à la mort, voilà qu'une rumeur lui parvenait aux oreilles...

— Le canon ?... les mitrailleuses ?... la fusillade ?...

On se battait donc ?...

Depuis qu'il avait quitté le camp d'aviation, Allemands et Français en étaient donc venus aux prises ?...

Il songea, affolé de stupeur :

— Josette était une espionne ! C'est peut-être elle qui a donné les indications que les armées allemandes utilisent en ce moment ?...

(La suite à demain.)

EN VENTE PARTOUT

LA COSAQUE

Propre et facile à employer

IMPERMÉABILISE complètement le cuir.

FROID ENGELURES HUMIDITÉ

Avec la **COSAQUE**, le poilu brave le froid et l'humidité.

Cette pâte russe **BREVETÉE** est le secret de l'endurance du soldat russe.

Prix : 1'60 ; franco 1'80

Dépôt G^e : BOISSELET, 26, Av. Opéra, PARIS

FRANÇAIS, ÉTRANGERS

Achat et Vente comptant.

TITRES COUPONS

Paiement de tous

Autrichiens, Hongrois, Brésiliens, Belges, Russes, Américains, etc.

CRÉDIT FINANCIER BELGE-FRANÇAIS

50, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 50. PARIS

GRAINES, PLANTES ET ARBRES

E. THIÉBAUT

30, place de la Madeleine, Paris. Tél. Central 72-40.

Demandez catalogue D envoyé gratis.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

La méthode spéciale du Laboratoire Urologique de Paris pour la cure des maladies de prostate, urètre, vessie, a acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison de ces redoutables affections si communes et si répandues, n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative, basée sur des données scientifiques extrêmement sérieuses, est le résultat de dix années d'observation et de travaux ininterrompus portant spécialement sur les maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hypertrophie de la prostate, urétrite, cystite, suintements, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.). La puissante efficacité et la haute valeur de cette méthode ne sont plus à démontrer aujourd'hui, sa supériorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces pénibles affections est incontestable et pleinement prouvée.

Rappelons que le Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, très sollicité, répond gratuitement, d'une manière claire et précise, à toutes les demandes de consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées.

LES REPAS sur le FRONT

Maison Centenaire Fondée en 1812 par APPERT

Les plats tout préparés par Chevallier-Appert sont facilement réchauffés partout, grâce à

LA JOFFRETTE

Chauffoir rapide, pratique et économique.

Vente : Toutes bonnes Maisons d'Alimentation et G^e Magasins

Gros : 30, Rue de la Mare, Paris, XX^e. Catal. franco.

LEÇONS D'AUTO

Brevets civils et militaires garantis à forfait

Prix modérés. E. REDÉLÉ, 227, boulevard Pereire (près rue Brunel). Ouvert le dimanche.

Le Merveilleux ECONOMISEUR **RADION DE CHARBON**

Boîte pour traiter 500 k^g.... 1 fr. 25

Boîte pour traiter 1.000 k^g.... 2 fr.

Franco toute la France contre envoi bon de poste

Agents demandés dans tous les départements

RADION, 42, rue de Cléry, Paris

Maladies de la Femme LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de Métrite

Celles-ci ont commencé par souffrir au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux idées noires. Elles ont ressenti des Lancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'*Hygiène des Dames* (1 fr. 25 la boîte).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, toutes Pharmacies : 3 fr. 75 le flacon, 4 fr. 35 franco ; les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 11 fr. 25 adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

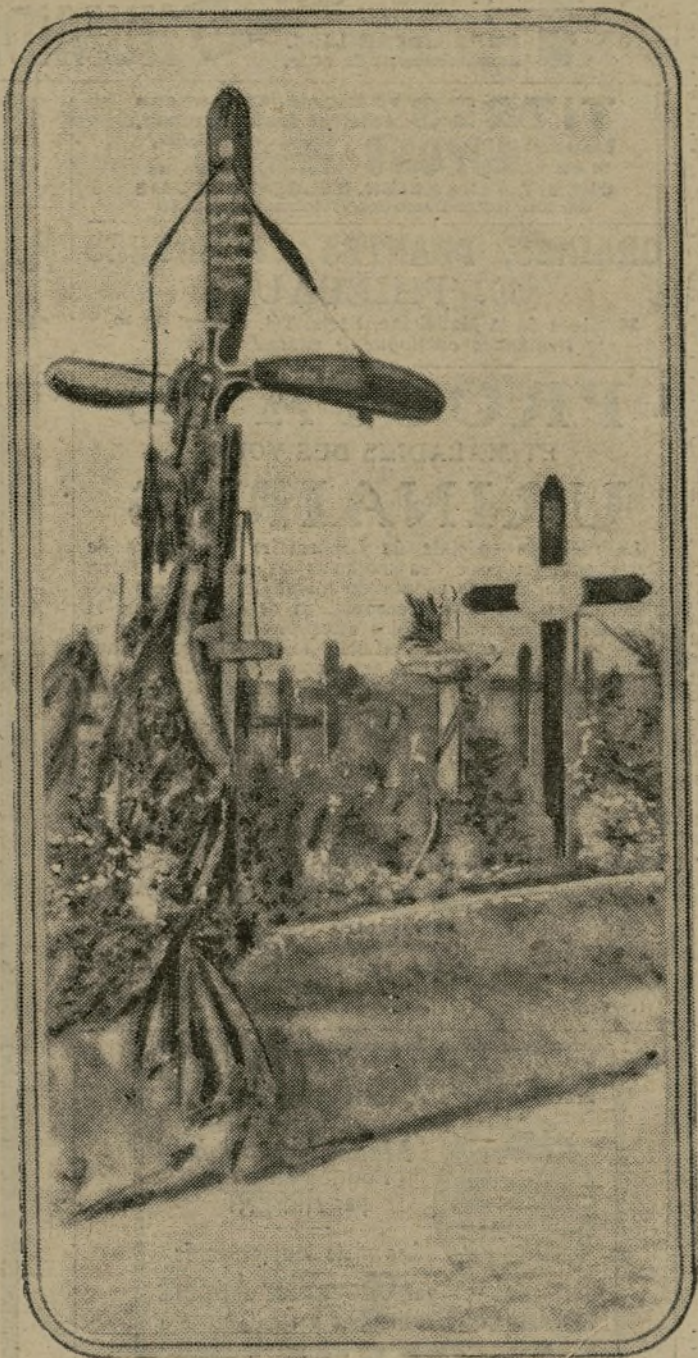
(Notice contenant renseignements gratuits)

Le roi d'Italie sur le front



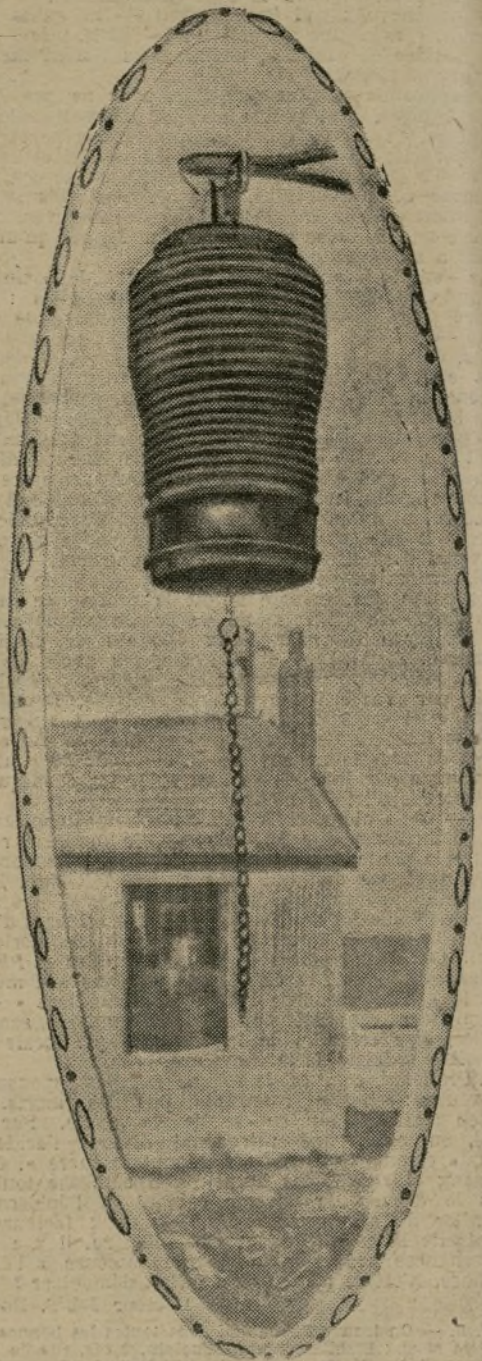
Après avoir présidé d'importants conseils à Rome, Victor-Emmanuel (X) vient de retourner au milieu de ses soldats.

Sur la tombe d'un aviateur allemand



Cet aviateur repose aujourd'hui sous une croix que les Allemands composèrent avec une hélice d'avion, en l'un des cimetières établis par eux dans leurs lignes.

La cloche improvisée



Avec un cylindre de moteur d'aviation, nos poilus ont fabriqué une cloche qu'ils utilisèrent près du front.

Coiffé du nouveau casque, le roi Albert passe une revue



On sait que, suivant l'exemple de notre armée, nos alliés belges, après nos alliés britanniques, ont adopté le casque d'infanterie. Pour la première fois, il y a quelques jours, au cours d'une revue passée sur une plage belge, le roi Albert (X) arbora la nouvelle coiffure de ses soldats.